DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

Nos amis collectionneurs du C. S. auront sûrement constaté un regrettable décalage dans la composition des N° du 10-12 et 17-12-1964. Les numéros correspondants étaient 327 et 328.

24 DECEMBRE 1964
NUMERO 329
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

L'ERE DE LA DEMENCE

TROP souvent, l'homme de nos jours a la fâcheuse tendance de se considérer comme un être évolué, civilisé et nettement supérieur à ceux qui vécurent il y a à peine un demi siècle.

Or, nous pouvons constater par les récits de l'actualité que les scènes barbares, les actes de violence et l'immoralité flagrante chez l'individu ne font que s'accentuer.

Peut-être est-ce dû en partie à l'accroissement des sources d'information, mais la vraie cause de cette furie collective réside ailleurs.

Que ce soit en Amérique avec le problème des Noirs, en Indochine avec ses guerres de religion ou bien au Congo ou en Angola ou au Portugal ou en Espagne, enfin, partout où le « respect de la vie humaine » n'a plus aucune signification, nous retrouvons cette furie du mal.

Un simple fait divers survenu ces jours derniers dans la région parisienne démontre combien il est dangereux de vivre à l'ère de la démence.

A Trappes, dans la Seine-et-Oise, un homme est renversé par une voiture une deuxième et une troisième passeront sur le corps sans s'arrêter et après, d'après les premiers constats de l'enquête, près de trois cents voitures seraient passées à côté du corps avant qu'il se trouve enfin des êtres assez humains pour donner l'alarme.

Nous ne nous attarderons pas sur l'accident lui-même, il existe pour cela des revues et des périodiques bien spécialisés, mais nous avons voulu mettre l'accent sur ceux qui voyant avant toutes temps qu'ils risquaient de perdre en se portant au secours de ce malheureux et craignant peut-être d'en perdre davantage au cours de l'enquête, ont préféré prendre le large au plutôt.

Pour nous libertaires ou anarcho-syndicalistes, une question nous frappe aussitôt l'esprit : « Comment des hommes qui se prétendent civilisés peuvent-ils mépriser à tel point les principes les plus élémentaires de la solidarité humaine ? »

Bien sûr, on peut nous rétorquer qu'en bien des cas, de nombreux individus manifestent qu'ils sont dépourvus non seulement de tout sentiment de solidarité mais de tout ce qui fait que l'homme n'est plus une bête.

Les scènes atroces qui sont reproduites des « hauts faits de guerre », les violences abominables dont sont victimes les travailleurs dans tout pays où règne la dictature, dépassent en horreur ce petit fait divers mais en définitive c'est parce qu'il existe des hommes dont la conscience leurs permet de laisser d'autres hommes mourir sur la route que l'avènement des dictatures avec tout ce qu'elles comportent de misères, d'injustices et de cruautés est possible.

Dans le cas de l'accident de Trappes, les autorités vont sûrement chercher le ou les coupables; il leur faudra probablement un bouc émissaire, mais de toutes façons les vrais coupables n'auront aucun ennui. Par ailleurs, la question restera posée; à savoir, que l'ambiance infernale dans laquelle la société évolue actuellement, est favorable à la multiplication d'esprits désaxés, inconscients et parfois criminels (les faits en témoignent). Que compte-t-on faire dans les milieux autorisés pour y pallier ?

Rien, hélas !, ne laisse présager d'une modification bénéfique pour la sécurité de l'individu; d'ailleurs qu'importe au système capitaliste qu'un individu quelconque soit ou non en sécurité ?

En système d'exploitation de l'homme par l'homme, tout, malgré les contradictions qui peuvent en résulter, est basé sur le profit et tous les efforts convergent vers une publicité sournoise pour vendre à tout prix, réduisant ainsi l'homme à l'état de bête conditionnée dont on stimule les appétits en lui faisant miroiter la pâtée longtemps à l'avance.

La C.N.T. dans sa lutte pour la défense des intérêts moraux de la classe ouvrière se doit de mettre en garde tous les travailleurs contre le danger que représente cette création artificielle de besoins factices qui ne peuvent se justifier que dans la mesure où le capitalisme à besoin de se survivre par tous les moyens, mais qui, en définitive, ne font qu'engendrer la psychose de la démence et détruit chez les classes laborieuses tout sentiment de dignité et de fraternité.

11 décembre 1964

Une journée de grève sous le signe du syndicalisme de la *Marine à voile*, de la *lampe à papa*, pour reprendre l'expression de *qui vous savez*.

Ce 11 décembre 1964 n'a pas marqué d'une façon nette le désir de dire non au gaullisme, à l'Etat-patron et ses moyens d'action : le clergé, l'armée, la techno-bureaucratie.

Ce 11 décembre 1964 n'a été que le jour éphémère de l'unité d'action des syndicats réformistes. Il n'a pas été le jour qui fait peur, le jour où les grands trusts tremblent devant la juste colère des humbles en furie contre l'exploitation de l'homme par l'homme.

La grève du 11 décembre 1964 reste la grève des états-majors du syncalisme réformiste, elle n'est pas la grève des *conseils ouvriers*.

Pourtant, il faut que les travailleurs manuels, intellectuels sachent qu'il ne peut y avoir de salut que par l'action de la base contre le sommet; il faut reprendre les méthodes révolutionnaires; il faut que la grève fasse peur aux larbins de l'Etat-patron; il faut déployer les drapeaux rouge et noir; il faut, en présence des mercenaires armés de l'Etat-patron, opposer des milices ouvrières équipées, organisées, courageuses.

11 décembre 1964. Un jour de lutte ouvrière sans lendemains, un jour qui n'empêchera pas les mauvais bergers du syndicalisme de rester au sein des commissions de l'Etat-patron, de se faire intégrer dans un Sénat élargi au Conseil économique et social (c'est beau d'être un syndicaliste et d'être aussi un conseiller économique et social du président-général, chef de l'Etat de la V République !

Alors, militants syndicalistes, vous qui repoussez le Coboratisme du général, du chef de la Communauté française d'Outre-Mr, de ce grand homme au sein d'une petite France, dès maintenant organisez la véritable lutte. Chaque usine chaque établissement, chaque entreprise, chaque administration doit fomer un comité de *lutte intersyndical* contre l'Etat-patron, contre le paernalisme, contre les mauvais syndicalistes adeptes de l'intégration.

Mais, camarades, où trouver, pour 1965, des perspectives révolutionnaires dans les quate centrales réformistes (CGT, CFTC, CGT-FO, CFDT), centrales aux propos rituels, chacune se disant l'aile marchante du prolétariat ?

Les travailleurs manuels et intellectuels, surtout les jeunes, trouveront la volonté d'action syndicale dans le cadre d'une véritable révolution libératrice, uniquement au sein de la C.N.T. française.

Les centrales réformistes peuvent préparer leurs communiqués incendiaires, leurs sages défilés dans les rues, les travailleurs ne les suivent pas. Ils ne veulent pas suivre les conseillers économiques et sociaux, les membres des commissions gouvernementales. Mais ils seront demain dans la rue avec l'ensemble des travailleurs qui dans l'ombre préparent la résistance à l'Etat-patron.

Y. M. BIGET

LES GREVES-BIDON

De temps à autre, avec le concours des centrales syndicalistes réformistes, l'Etat capitaliste jette au prolétariat un os à ronger et calcule qu'après ce défoulement bien inoffensif il sera tranquile pendant quelques mois.

C'est ce qui vient de se passer avec la grève du 11 décembre, orchestrée par les champions du réformisme et de l'intérêt général, ceux-là mêmes qui convoitent d'un œil vorace quelque synécure qui leur permettra d'entrer dans le système coercitif de l'Etat d'y être bien rémunérés et d'y pratiquer tout à leur aise la *collaboration des classes ayant* pour objectif de *rééquilibrer le capitalisme avec le concours du prolétariat*.

Car, quoi qu'il en advienne, une grève comme celle qui vient de se produire ne saurait avoir qu'un résultat *négatif*. En effet, si l'Etat cède à présent quelques avantages cela ne se fera que dans le cadre d'un *réajustement opportun du système prix-salaires-profit duquel le pouvoir d'achat* et le *droit de consommation* sortiront plus malades que jamais.

Par ailleurs, de telles grèves ne peuvent amener que la *division* au sein du prolétariat en suscitant certains mécontentements. L'ouvrier qui verra son salaire, déjà misérable, amputé d'une journée à la fin du mois ne pourra s'empêcher de penser que l'action de ses camarades n'a pas entravé les occupations du riche ou du combinard.

Il ne s'agit donc pas de *paralyser* la production et les échanges mais d'*occuper les usines et les services publics, d'assurer leur fonctionnement normal et d'imposer : désormais nous produirons pour satisfaire les besoins et non pour permettre à quelques-uns de réaliser des bénéfices.*

Exemple concret : grève des moyens de transports privés et nationalisés; solidarité de toutes les catégories de travailleurs pour le déclenchement-surprise du conflit; fonctionnement normal de tous les services; *gratuité* des moyens de transport.

Car il ne s'agit pas seulement d'*abolir des privilèges* mais de *détruire l'ordre social qui les engendre* et qui les engendrera toujours.

Cette œuvre ne saurait bien entendre être celle des syndicalistes réformistes qui, en participant à l'étude des problèmes économiques au sein d'organismes groupant des représentants de l'Etat et des patrons, ne font que prolonger ,en le renforçant, le système actuel qui est celui de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Comme toutes les minorités, l'Etat, les partis politiques et les « bonzes syndicaux » s'appuient sur la force et la dictature et entendent gouverner par la violence et le mensonge, soit pour maintenir l'Etat capitaliste soit pour instaurer une « dictature du prolétariat » dont on sait ce qu'elle vaut.

Aussi les travailleurs n'ont-ils pas le choix des moyens : l'attitude du syndicalisme révolutionnaire lui est dictée par celle du capitalisme : *à la violence organisée et systématisée, il faut répondre par la violence organisée et systématisée, à la force, il faut opposer la force.*

L'*action directe* reste la seule arme valable du prolétariat : ceux qui l'exploitent n'ont pas à se préoccuper de son caractère légal ou illégal. Elle est avant tout, et sur tous les terrains, le moyen d'opposer la force ouvrière à la force patronale et de s'emparer, par la *grève générale insurrectionnelle* des moyens de production et d'échange indispensables pour que puisse être menée à son terme la révolution sociale.

SEVY

VIOLENCE

Eux, ceux qui se disent réalistes, pensent et proclament que la non-violence seule arrivera au bout du chemin. Eux, donc, ont choisi d'emblée d'être un quelconque saint, mangé par un quelconque lion, dans une quelconque arène, devant un quelconque empereur et pour le plus grand plaisir de celui-ci. Ils préfèrent cela au Spartacus, à la mort du lion ou (et) de l'empereur. Ainsi, donc, vive la non-violence et, n'est-ce pas : « Nous vaincrons car nous avons raison. » (Comme Franco a vaincu en Espagne. Il avait sans doute raison, non ?).

Peut-être nos enfants, eux, vaincront-ils parce que *nous* avions raison. Et cette fois ce ne sera pas uniquement cela. Leur victoire, ils la devront aussi, et surtout, aux fusils qu'ils brandiront sous le nez de ceux qui leur ont volé leur travail, leurs forces, leurs femmes et leur liberté.

Il est proprement impensable que des gens qui se disent réalistes, qui se targuent et se vantent de l'être, puissent imaginer un instant importer en Europe les méthodes de Gandhi. Il est de plus totalement vain de parler de « non violence » ou de « liberté ». Il faudrait pour cela que l'on se souvienne parfois que la violence morale *est* une violence à part entière, qu'imposer sa conception par un moyen quelconque, c'est toujours préconiser l'insoumission, c'est faire état d'une idée personnelle (que je partage d'ailleurs) et non pas énoncer une vérité absolue. Se servir de non-violence ou d'un fusil pour *imposer* une idée, c'est toujours *imposer* une idée.

Il me semble que lutter pour atteindre le but que l'on s'est fixé est une chose éminemment juste et valable. Mais il me semble aussi que lutter contre des gens sinistres et orduriers en restant non-violent, c'est aller vers un fiasco complet, c'est se jeter tête baissée dans l'échec, c'est commencer, avant même d'entrer dans la bagarre, à écrire un texte expliquant les causes de la défaite et se gargarisant de petits avantages obtenus que l'ennemi a jeté en pâture.

Politiquement et pour bien des raisons, il ne faut pas abattre le général (Franco), pas encore, mais humainement et individuellement c'est un devoir omniprésent. Il faudrait savoir ce que nous sommes : des humains ou des politiciens ? Le choix est important.

Il faut avoir le courage d'être violent. Il faut oser l'être. Ce n'est nullement la peur de risquer sa peau qui est en jeu, c'est de se voir relégué au ban de l'humanité parce qu'on a voulu y changer quelque chose, et le changer à coup de fusil.

C'est pour cette raison que je suis opposé à la non-violence. Parce que la non-violence rassure celui que la préconise, parce que le non-violent est tranquille avec sa conscience, parce que la non-violence est l'apanage des gens optimistes et que je pense sincèrement qu'être optimiste aujourd'hui, 16 décembre 1964, est un état abject, odieux et obscène. Je voudrais, avant de terminer, dire ceci au camarade Lecoin. Et le dire en mon nom personnel.

« Scorie surnageante, connard (ou [illegible] petit connard), vipère malfaisante, etc., je [illegible] monsieur, une musette et un fusil afin que plus tard, peut-être beaucoup plus tard, des gens ne soient plus obigés, comme vous, de sacrifier leur santé dans une grève de la faim pour faire admettre une idée. Il est dommage que la liberté soit de cuivre et émane d'une douille, mais c'est là une réalité, monsieurs les réalistes.

THIVE

INFORMATION CONFEDERALE

La C. A. Confédérale rappelle à tous les militants que tout mandat ou envoi postal recommandé doit être adressé à :

C. N. T.
19, rue André Tessier
Fontenay-sous-Bois (Seine)

Plaisir de lire

L'ouvrier doit bien se mettre dans l'esprit cette vérité qui devrait, pour lui, être depuis longtemps une vérité d'expérience que, nul gouvernement peut, sous aucun nom ni sous aucune forme faire son bonheur. Beaucoups ont de cela une vague idée, car nombreux sont ceux qui ont renoncé à la politique et cela ne suffit pas, puisqu'ils sont quand même trompés par leurs élus quels qu'ils soient. Que l'ouvrier et le gouverné en général se mettent bien dans l'esprit cette vérité : que la politique n'est qu'une carrière à parasites nuisibles et que n'importe quel candidat à la carrière politique, qu'il soit conservateur ou révolutionnaire, n'est qu'un prétendant au parasitisme uniquement préoccupé de ce qu'on appelle « l'assiette au beurre », c'est-à-dire de vivre aux dépens de l'électeur et de la nation (la princesse) comme ils dissent.

Le suffrage universel tel qu'il existe ne peut absolument pas donner autre chose que ce résultat. La preuve en est tellement faite et archifaite que l'on se demande comment il peut encore y avoir des naïfs qui n'attendent autre chose. Comment le peuple n'a-t-il pas encore remarqué que les plus révolutionnaires de ses élus dès qu'ils sont au pouvoir, sont devenus sans exception les plus conservateurs des gouvernements, n'aspirant qu'à grimper plus haut encore, et vendant au plus offrant, pour cela, le peuple qui existe et leur conscience qui n'existe pas ? Leurs merveilleuses promesses aux électeurs se changent en discours creux et en amusettes à l'égard du peuple malheureux gouverné peuple, ne s'est pas encore lassé de tenir l'échelle dont les barreaux s'appellent : Conseil municiapl, Conseil général, Chambre, Sénat, ministres, fonctionnaires et gouvernement aux politiciens de toutes sortes, qui le dupent.

Il ne s'est pas encore aperçu qu'ils ne font qu'un métier sur son dos et qu'ils n'ont jamais rien changé à rien du haut de leur échelle, d'où ils n'ont jamais eu que crier à leurs dupes d'en bas :

« Tenez bon, tout va bien. » On n'a donc pas encore vu de quelle façon ils comprenent le « tout va bien ». C'est vraiment incroyable ! Ce n'est que pour eux que tout va bien, en proportion de ce que cela va de plus en plus mal pour tout le monde.

Pourquoi sommes-nous toujours dupés ainsi ? Est-ce notre faute à nous, honnêtes gens, pauvres gouvernés et éternels exploités ? Il y a à cette duperie perpétuelle deux raisons : 1° C'est que par le fait que nous envoyons un élu nous représenter dans une chambre politique en lui déléguant notre part de souveraineté, nous en faisons immédiatement un gouvernemental au moins en puissance, sinon en fait. Que du même coup il n'est plus un gouverné, solidaire des intérêts des gouvernés ses électeurs, mais un ennemi et un exploiteur qui se sert de notre propre souveraineté contre nous-mêmes, parce que ce n'est qu'un politicien dont tout le programme, quel qu'il soit, se se ramène à ses intérêts personnels et aux intérêts de l'oligarchie gouver.

Si encore ces gens-là étaient capables de faire des lois. Mais voyez ce qu'ils font sous ce nom-là ! Ne sommes-nous pas obligés de nous défendre contre ces prétendues lois et leurs interprétations d'autant plus abusives qu'elles sont plus incohérentes et moins applicables ?

Nos institutions représentatives actuelles, qui se composent de deux chambres en perpétuel desaccord, montrent, par là même, leur inutilite et leur nocivité.

Du reste, la vie économique actuelle est devenue si compliquée, grâce aux sciences appliquées à l'industrie qu'il est impossible que deux Chambres composées de politiciens pour la plupart incompétants en toutes matières y compris surtout la matière juridique, puissent régler les imprévus incessants de cette vie économique si complexe.

Donnez-vous la peine de vous demander et d'examiner si nous sommes vraiement en République. Vous vous apercevrez qu'en réalité malgré nos révolutions, nous sommes toujours en monarchie; c'est-à-dire que notre Etat est toujours construit comme il l'était sous l'ancien régime. Il n'y a de changé que l'enseigne du théâtre et les acteurs avec leurs costumes.

Voyez la centralisation excessive de l'Etat, qui cadavérise toute la vie provinciale et engorge même et comment ! tout le fonctionarisme central; voyez tous les pouvoirs et toute la souveraineté de la nation concentrés dans ce seul fonctionarisme central et entièrement à sa merci.

C'est un genre de monarchisme cela, à cela près qu'au lieu d'un gouvernement royal, il y a au sommet une société anonyme d'irresponsables, qui diffère seulement d'une société anonyme ordinaire par le manque d'un conseil d'administration. Et cette société anonyme d'irresponsables est maîtresse de tous les corps constitués de la nation, et de toute sa vie économique; n'est-ce pas fantastique !

Constituez comme cela une société commerciale, et vous verrez si elle existe seulement pendant huit jours. Supposez même un homme constitué de cette manière et vous verrez si ce sera autre chose qu'un aliéné bon à mettre dans un asile au plus tôt pour la sécurité publique et la sienne propre.

Et voilà cependant ce qu'on apelle l'Etat, non seulement en France, mais dans toute l'Europe !

Etonnez-vous, après cela, des catastrophes intérieures, extérieures et mondiales !

Savez-vous à quoi aboutit un pareil régime ? Tout simplement à rendre inertes toutes les énergies; par dégout de pouvoir jamais arriver à rien; à pousser les gens à ne vivre qu'au jour le jour, comme des apaches qui font le coup de feu pour vivre, sans règle et sans honneur. Le résultat final c'est la cadavérisation et la dissolution de toute la vie intelectuelle, morale et physique du pays, etc.

(Extrait de « L'Organisation Sociale ».)

Le néo-capitalisme (1)

Les réponses me paraissent tellement simples, tellement évidentes, que je ne parviens pas à comprendre que des hommes qui font profession d'intelligence puissent encore tricher sur les objectifs à atteindre et sur les moyens de lutte. Lorsque les dirigeants du S.N.I. ou du S.N.E.S. nous disent : « Il faut bien causer avec quelqu'un; on ne peut pas nier l'existence des organisations actuelles, il faut être là pour protester, pour contester, pour harceler l'autorité et limiter les dégâts, pour arracher des réformes coûtes que coûte », je ne sais qu'opposer à un raisonnement aussi simpliste, aussi puéril, pour ne pas dire aussi stupide et je reste pantois et plein de colère devant tant de candeur. Comment ne vous rendez-vous pas compte, camarades qui hantez les Commissions du Pouvoir, que vous n'arracherez aux possédants que ce qu'ils voudront bien lâcher ? Que d'ailleurs — et surtout — les gouvernements à la solde du capital sauront accepter les réformes qui vont dans le sens de leurs intérêts et qu'ainsi vous contribuerez à user dans le prolétariat les forces révolutionnaires ? Des réformes ? Comment ne voyez-vous pas qu'elles sont un ferment de décomposition de la classe salariée ? Lorsque vous dites : « Tout de même, hein ! les congés payés, les allocations, les conventions collectives, la Sécurite Sociale... il est alors facile de vous répondre en enchaînant : « Oui... et aussi la drôle de guerre, la « divine surprise », Hambourg, Hiroshima, l'Indochine, l'Algérie, autant de défaites douloureuses pour le prolétariat contraint de participer à la défense des intérêts des grands capitalistes coloniaux ! « Et toute cette misère pour aboutir à quoi ? A cette France d'aujourd'hui, atone et passive, à cette étrange France du tiercé, du BBisme, de la techno-manie, du tant par mois, des impôts à bascule, de l'évêque de choc, de la tolérance à sens unique. C'est cela, vos réformes, et c'est à elles qu'on doit aujourd'hui ce spectacle, amer pour nous, d'un quarteron de technocrates (sic) administrant un peuple de voituriers week-endeurs, de télévisants ahuris et amorphes, de jument poulinières maquignonnées par les Allocations, d'ouvriers déshumanisés qui ne vivent qu'un mois sur douze et qu'un jour sur sept, d'hommes et de femmes voués à la seule fonction de reproduction. Et cela m'amène à dire : néo-capitalisme ? Balancoire ! Parlons plutôt de néo-prolétariat, cette classe que vous, socialo-réformistes, démocrates à la manque, radicaux amortis, avez tant contribué à créer dans la complicité rigolarde (mais si ! mais si !) des gouvernements bourgeois. En faisant des réformes sans changer le système, vous avez *organisé la misère*, vous l'avez édulcorée et vous avez du même coup chloroformé pour longtemps la classe salariée; par contre, les classes dirigeantes ont vu s'ouvrir devant elles une longue ère de tranquillité, ère dont elles cherchaient l'ouverture depuis cette guerre de 39, mal ficelée, un peu ratée, et qui ne leur avait pas apporté immédiatement tout ce qu'elles en attendaient.

Et voilà que, grâce aux efforts conjugués du grand capital et des gouvernements à sa dévotion, avec l'inconsciente et bête complicité des réformistes très occupés à vider des querelles anciennes avec d'autres réformistes, apparaît enfin l'homme nouveau, « l'homme économicus », « l'homo americanensis », absolument identifiable à son voisin. En même temps, naît son corollaire, le « technocrate ». Avec eux se lève ce que le capital a tant souhaité pour Prolo : l'heureux temps des viscères et le culte de l'Objet.

(A suivre). **R. MACREZ**

(Voir le numero 327)

HALTE A LA DEMAGOGIE

A l'heure où il est question d'union à outrance, ce qui sous-entend à n'importe quel prix, nous devons, une fois de plus, affirmer notre intention de continuer notre lutte sans abjurer nos principes ni notre passé.

La déchéance d'une partie de la classe ouvrière, son apathie évidente et ses renonciations risquent de plonger l'humanité dans le néant le plus complet si toutes les bonnes volontés ne galvanisent pas leurs énergies.

Aussi nous devons être à l'avant-garde de cette unité tant souhaitée, car personne ne peut, mieux qu'un anarcho-syndicaliste, ressentir la douleur du travailleur, les vexations et les contraintes qui lui sont imposées et comprendre le drame de la division ouvrière.

Cette union de tous les travailleurs devrait permettre la réalisation de la révolution sociale, l'avènement d'une société sans classes, la creation d'un monde meilleur où pourraient enfin s'épanouir les aspirations profondes de chacun. Mais ce qui est curieux c'est que ceux qui la préconisent avec le plus de cris et le plus d'insistance sont des champions de la division quand ils n'y trouvent pas leur compte.

C'est, évidemment, des politiciens de tous poils que nous voulons parler; de tous ceux qui se ratachent à un passé absurde par crainte d'un avenir qui menace leurs privilèges. Ils parlent d'union au peuple et invitent celui-ci à les suivre dans la lutte quand ils se trouvent en minorité; ils font, dans ces cas-là, des promesses fallacieuses, dès « demain on rasera gratis », mais sitôt parvenus au pouvoir qu'ils ambitionnent tant, tout le passé sombre dans l'oubli le plus complet.

Tout ce qui reste au peuple comme droits, et encore pas dans tous les pays, c'est celui de voter pour des individus qui leur sont imposés et qu'ils méconnaissent le plus souvent.

On leur laisse la faculté de choisir « entre la peste et le coléra » et c'est sous le signe de l'union que ces démagogues font accepter de telles aberrations.

Ils sont de dignes représentants, quand ils ne les personifient pas, des détenteurs actuels de toutes les richesses et ils ne reculent devant rien pour s'y maintenir. Ils ne craignent pas, si l'occasion s'en présente, de faire verser le sang de ce même peuple auquel ils ont pourtant promis tant de bonheur.

Travailleur, cesse ton action moutonnière qui ne fait que prolonger l'existence d'une société en pleine banqueroute; pense que ton action consciente et organisée peut te sauver toi-même en sauvegardant les intérêts matériels et moraux de toute la classe ouvrière.

Les objectifs de ta lutte doivent être choisis avec beaucoup de clairvoyance et les premiers obstacles à abattre restent sans aucun doute ceux qui menacent notre existence, notre paix et notre liberté.

L'humanité t'en saura gré; elle se trouve bien affligée ! Elle n'est plus — et tu peux le constater toi-même — qu'un édifice branlant; tel un vieil arbre amputé se dressant dans une forêt dévastée et qu'il suffira de le pousser du pied pour le faire s'écrouler; tel une dépouille sur laquelle les carnassiers s'attardent. Chair de notre chair, l'humanité est bien lasse !

Doit-on désespérer ? ce serait se condamner.

Chercher les causes du mal c'est chercher le remède, c'est se sauver. Il existe dans l'individu des antagonismes qui le font — s'il est un être tant soit peu conscient — s'insurger contre lui-même; cette révolte se manifeste distinctement : elle s'extériorise conjointement à d'autres manifestations individuelles.

Les instincts humains jetés pêle-mêle dans la mêlée sociale rivalisent constamment rarement s'harmonisent. C'est pourtant à l'harmonie qu'il faut aboutir; cela représente un travail de longue haleine et beaucoup jetteront le manche après la cogné, mais d'autres suivront qui relèveront le défi.

Il faut commencer par une minorité agissante et par la formation de l'individu est indispensable. Les antagonismes contenus dans l'individu se propageant sans discernement se transforment en antagonismes de classe, avantageusement alimentés par les différentes possibilités économiques des uns et des autres, ces différences économiques tendent à s'affermir ou à disparaître selon la force des éléments qui s'affrontent. L'individu avec toutes les tares naturelles étant fonction de la société, ou bien que ce soit la société qui soit fonction de l'individu, le droit naturel est submergé par le droit de la force, dont les plus astucieux s'emparent au moyen de prébendes adroitement distribués.

La vérité est bien triste. Il y a union hélas ! dans l'indifférence, dans la passivité, dans l'acceptation totale du legs le plus immonde : la négation absolue de la personne humaine.

Il faut donc précipiter l'unité des travailleurs, mais sur des bases fédéralistes et hors de la démagogie des politiciens pour un véritable communisme libetaire.

L'individualisme est l'élaboration préliminaire, le communisme le complément d'une société humaine désireuse de vivre pour le mieux et par le mieux. (Proudhon).

S

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

AHORA QUE SE HABLA DE CONTACTAR INTELECTUALES

UNA TRAYECTORIA

Un pueblo sin soñadores ni utopistas no tiene derecho al porvenir.—J. Brosa.

EL hombre en su corta existencia está sometido siempre a los vaivenes de la azarosa vida, a altas y bajas, como por lo general les sucede a nuestras publicaciones tanto en el exilio como fuera de él.

Uno de nuestros peores defectos es. que nuestros periódicos siempre están sometidos a severas criticas, algunas veces despiadadas, con falta de todo merecido respeto, superando en ocasiones a nuestros acérrimos enemigos, con un premeditado prurito de enterrar nuestros órganos de publicidad y defensa en el más profundo silencio.

Primero se silenciaba al «Suplemento Literario»; luego a «Umbral» que, al salir es del dominio de todos cual fue el móvil de su reaparición.

«Umbral» como su antecesor el «Suplemento», ha llenado un gran vacío que se dejaba sentir en nuestros medios desde hacia bastante tiempo, no sólo en el exilio, sino en toda la América de habla castellana. Bien lo insinúa Brosa; si no hay soñadores ni utopistas tampoco habrá cosecha; el labrador que no siembra tampoco debe de esperar ningún fruto.

Esas dos publicaciones mencionadas acometieron una corajuda empresa para llegar hasta las entrañas del pueblo, y para tal menester nada mejor que sus profesores saturados de humanismo y bondad; aquellos hombres que en Colegios y Universidades esparcen su cultura entre el estudiantado de todas las razas y colores. Hasta este extremo de lejanía escabrosa ha llegado «Umbral», tomando posesión en infinidad de Universidades de Centro y Sur América. Su primer vuelo a través del Atlántico ha sido el Perú, en donde el «Suplemento» y la actual revista «Umbral» entraron por la puerta grande en la Universidad de San Marcos de Lima, tomando asiento en el escritorio del cultísimo profesor de Historia, José Uriel García. Como han visto y verán nuestros amigos, este hombre fue y continúa siendo un eximio y constante colaborador de «Umbral».

Desde Lima alzó el vuelo, y como un rayo fue derechita a la antigua Universidad del Cuzco, en donde ha sido recibida por muchos profesores, entre los que hay conocedor de nuestras filas, estimando en su justo valor a nuestras ideas. Como un cóndor de los Andes, alzó vuelo a la Universidad de Oruro, allá en los altos picachos bolivianos, siendo entregada por un diligente cartero al culto profesor de aquella Institución, Josermo Murillo Vacareza, siendo también leída y estimada por otros profesores.

Dio media vuelta, y también hizo entrada triunfal en la escondida ciudad de Cochabamba, y sin permiso de nadie, voló al escritorio del profesor el Dr. Humberto Guzmán Arce, ínclito en asuntos sociales hispanoamericanos.

Ha llegado «Umbral» hasta reconditeces bolivianas, y desde allí una profesora también ha solicitado la revista y en ella ha colaborado. Como un toque de rebato y sin pasaporte ni escolta, llegó a la Universidad de Tarija, en los límites brasileños, donde relacionó amigablemente con cultísimos profesores, entre ellos el Sr. Federico Avila Avila; así como con su hijo el profesor Edgar Avila Echazú, y con el poeta Sr. Campero, y otros. Antes de hacer este tan retorcido recorrido, la revista había sido estimada de aquel cimero y cultísimo escritor del Perú, Antenor Orrego, vigilante entero de la libertad, la pluma quizá más formidable de todas las Américas, que voluntariamente colaboraba en el «Suplemento Literario» con sus enjundiosos estudios.

Luego «Umbral» se introdujo y sin autorización de la cuartelada en la República Argentina, donde toma contacto con el amigo Diego A. de Santillán y Campo Carpio, llegando a meterse de rondón en las aulas de la Universidad de Santa Fe. Allí su primer contacto fue con el inteligente profesor Luis di Filippo, luego con el Sr. M. Rivacoba y Rivacoba, que en cuanto llegó a sus manos le satisfizo y se dispuso a colaborar en ella. El profesor Rivacoba, creemos es el discípulo más cercano de aquel otro jurista hace tiempo fallecido. Dr. Dorado Montero, de quien Rivacoba escribió una sentida biografía. De la capital bonaerense no olvidamos tampoco al gran escritor Eduardo Zamacois.

En Montevideo, ciudad bastante liberal «Umbral» ha contado con el escritor E. Relgis, el profesor Ferrándiz Alborz, los escritores Benito Milla, Carmona Blanco, Carlos Otero, el profesor Albano Rosell, Avenir Rosell, y por fin con el incansable batallador compañero Montiel Ballesteros, el que con sus poesías engalana las páginas de nuestro quicio literario.

En los EE. UU. afortunadamente tiene entrada en los anchos recintos de la Columbia Universidad, mediante varios profesores de lengua castellana, entre ellos el distinguido Dr. Andrés Iduarte con su valiosa colaboración que habrá sido apreciada. El ex-catedrático Mr. Munfort, ha dado una extensa aportación también antes en las meritorias páginas del «Suplemento» y «Umbral».

Después como golondrina voló hasta la California, metiéndose en el escritorio del profesor Fernando Alegría, de la Universidad de Berkeley. Este colaborador ha dado varios trabajos, conocedor como es de las raíces de nuestras ideas libertarias.

Nos quedaba sin mencionar en este elogio merecido, el profesor Jesús Prado Rodríguez, que además de culto e inteligente escritor, es un verdadero enamorado de las cosas bien hechas, respetando siempre las opiniones ajenas.

Como somos vecinos de nuestros amigos mexicanos, era justísimo que «Umbral» hiciera allí una visita cordial y hermanamente como en verdad la ha hecho. Se ha entrevistado primero con el Dr. Lucio Mendieta y Nuñez, director del Instituto de Investigaciones de la ciudad de los aztecas. Y afortunadamente su colaboración hoy día honra a «Umbral», tribuna internacional de la cultura sin tapujos. Anotemos también las plumas de José Viadiu, S. Campos, Ismael Viadiu, junto con la historiadora Leonor Llach. Por ella «Umbral» es acogida en la Escuela Nacional de Bibliotecarios y Arctivistas de la capital mexicana. No descuidaremos tampoco el universalmente conocido arqueólogo Bosch Gimpera.

En esta trayectoria, dejamos excluidos a los inteligentes y esforzados colaboradores de la revista, como de su antecesor, cuyas honorables y respetables plumas, desde París, y de otras partes de Europa, dieron y dan un realce incomparable a las dos publicaciones.

Ahora yo pregunto, humildemente: ¿Se puede conseguir una variada colaboración de plumas tan selectas para una publicación en nuestros medios? Si en realidad hay quien así lo crea, que levante el dedo, y, como diría un galaico, se lo cortaremos.

Recuerdo que en el Congreso de Limoges algunos delegados presentaron la proposición (?) de hacer una revista en la que se diera cabida a inteligentes plumas que no fueran de nuestro campo. ¿Habían leído, o siquiera visto estos compañeros el «Suplemento Literario» y la revista «Umbral»? Sinceramente, creo que no. De haberlo leído nos parece imposible se hubieran atrevido a deslizarse con semejante ignorancia.

«Umbral», hay que decirlo fuerte. Se debe a su valor y no a lo que de ella se diga. Lo que hace falta, y mucha, es darle todo el apoyo necesario y hacer que penetre en las universidades de la España franquista, y aquí y allá saturar a nuestros muchachos sin estruendos, y, como decía Malato, cuando ellos lean se darán cuenta de qué se trata. Consideraríamos una vergüenza imperdonable el que fuésemos nosotros mismos los enterradores de nuestra propia y escogida propaganda.

Compañero y amigo, levántate y anda, dado que nuestras publicaciones son de todos, y a todos alcanza la responsabilidad de mantenerlas enhiestas, como bandera al viento. Que sus alas atraviesen los mares, y en donde tomen asiento que griten con sus pulmones ese presente libertario.

Steubenville, EE. UU. **R. LONE**

ANTENA

INGRESO EN PRISION

BILBAO (OE). — Ha ingresado en la cárcel de Larrinaga, Prudencio Pastor, empleado en la Constructora Naval, casado padre de familia, a quien se ha impuesto una multa de 37.500 pesetas por haber participado en la manifestación celebrada en Bilbao el 18 de octubre. Es militante del Partido Socialista y de la Unión General de Trabajadores.

SIGUEN LOS INTERROGATORIOS

SAN SEBASTIAN (OPE) .— Los detenidos en la cárcel de esta capital siguen siendo interrogados respecto de sus actividades políticas o sindicales.

Se les pregunta sobre su pertenencia a Solidaridad de Trabajadores Vascos, o al Partido Nacionalista Vasco, sobre las octavillas repartidas con motivo de la manifestación del 18 de octubre en San Sebastián, así como de los medios utilizados para la impresión de las mismas.

Nada se sabe todavía sobre la extensión de los procesamientos a los otros detenidos.

TREINTA REPRESALIADOS POR LA «AGURENA»

BILBAO (OPE — Ha terminado el conflicto planteado por los obreros de la «Aguirena», sin que éstos hayan podido obtener los derechos por los que venían luchando. Hay treinta represaliados, los siguientes:

José Manuel García, Natividad Picina Cid, María Antonio Arroyo de la Fuente, Celso Manso Corchón y Carlos Peña López, de Bilbao; los dos últimos habían en Erandio.

Vicente Iglesias Fernández, José María Maguregu Gandara, Andrés Portillo Prellán, Alfonso López Murguia, Pedro San Martín Rei de Asua y José González Sema, en Algorta.

Julián Fernández Pérez y Javier Ruiz Barrios, en Las Arenas.

Aurelio Fernández Somarilla, Faustino López Murguia, Hilario Bilbao Garaizar y Nilo Tranche Pastor, en Baracaldo.

María Carmen, Vicente Burgos, Lucio García Diez, Conrado Rubio Araico y Jesús Tamayo Abando, en Sestao.

Gabino González Reguera, Santiago Martín Alvarez y Epifanio Fernández, en Portugalete.

Juan María San Martín Real de Asua, en Santurce.

Raimundo Martín, en Gallarta.

Bartolomé Albacete Rubio, en San Salvador del Valle.

Margarita Guantes Bermejillo y José López Toribio, en Lejona.

Y Adrián Rojo Salomón, en Sopelana.

La Unión General de Trabajadores ha repartido una nota dirigida a los trabajadores de la Empresa poniendo de relieve la justicia de la causa defendida.

LA INSEGURIDAD DE LOS FERROCARRILES

MADRID.—El director general de la RENFE, don Carlos Roa, en una conferencia de Prensa explicó entre otras cosas las características técnicas del Plan de modernización de los ferrocarriles españoles. Refiriéndose a la vía dijo que en diez años, de los 15.300 kilómetros de vía desarrollada existentes, 7.500 serán renovados, para permitir la máxima rapidez y seguridad. De ellos 2.473 se renovarán con nuevo carril, de 54 kilogramos metro y en barras soldadas de unos mil metros de longitud y 573 con carril de 45 kilogramos. Esta renovación permitirá circular con mayor garantía de seguridad y más alto grado de velocidad.

¿DESAPARICION DE LA TERCERA CLASE?

MADRID.—Dícese que se va a la desaparición paulatina y progresiva de la tercera clase tradicional en los trenes, lo que supondrá un aumento de precio para los viajeros de un uno y medio por ciento y para las mercancías de un veinte por ciento, que compensará, sin embargo, al poderse dar un servicio en condiciones...

ADHESION A HITLER-FRANCO

BONN.—El Parlamento de la República Federal de Alemania ha votado la cantidad de 1.700.000 marcos para las pensiones de los miembros de la División Azul española que combatió en Rusia integrando las fuerzas invasoras nazis. El resultado de la votación fue de 186 votos a favor por 120 en contra y una abstención.

Las pensiones se pagarán a los veteranos que fueron heridos, a las viudas de los que murieron y a los hijos de éstos. La suma se entregará al gobierno español de conformidad con lo estipulado en un convenio que ha sido ratificado por la referida votación.

¿INICIO DE HOSTILIDADES?

actividad gibraltareña ha sido presenciado por numerosos curiosos, cuando la lancha contrabandista de bandera inglesa «Connaugth» se encontraba acorralada por una embarcación fiscal española en la costa este del peñón, en la denominada «Playa de los Catalanes».

La «Connaugth» había sido perseguida por el buque fiscal español después de intentar burlar su vigilancia, y se refugió en la «Playa de los Catalanes» hasta que llegó otra lancha patrullera inglesa, bajo cuya protección efectuó la retirada hasta Gibraltar.

IMPRUDENCIA

BARCELONA.—La ha cometido el literato Eusebio Díaz al escribir en un diario local un comentario a la Declaración de los Derechos del Hombre mantenida por la O.N.U. Entre otras substancias, el autor dice:

«En los treinta artículos que integran la Declaración, condena la discriminación racial, proclama la libertad religiosa y de opinión, la inviolabilidad de la correspondencia, el que no se condene sin ser oído, la proscripción de la tortura, el derecho de asilo, el acceso en condiciones de igualdad a los cargos públicos, y con relación al Derecho Laboral, el salario mínimo, la limitación de las horas de trabajo, el descanso semanal, vacación obligatoria y pagada, seguros sociales, protección a la familia obrera y otros de incuestionable valor social.»

POR BACHE MAS Y NO MENOS

ROTA (Cádiz). — Dos altos jefes militares norteamericanos han fallecido como consecuencia de un accidente de automóvil, ocurrido en el kilómetro 30,325 de la carretera nacional 340 de Cádiz a Málaga, en el término de Vejer de la Frontera, donde existe una pronunciada curva, contrariamente a lo que se manifestaba en las informaciones de madrugada, entre las víctimas no se halla el almirante jefe de la base, sino el contraalmirante retirado, adscrito a esta base conjunta hispano-norteamericana de Rota, Rodger W. Hidten Simpson y el teniente coronel de las Fuerzas Aéreas, también retirado, Harry A. Connelly.

Ambos viajaban en el coche matrícula HBC-463-USA, que era conducido por el contraalmirante, y que chocó con el camión M-311.827, que guiaba Antonio Florido Cartero, quien resultó ileso.

El contraalmirante Simpson murió en el acto, y el teniente coronel Connelly resultó gravemente herido y falleció instantes después.

COSECHA PERDIDA

CIUDAD REAL.—Hay muy poca cosecha de aceituna en los olivos alcarreños. Si el año pasado se recolectaron ciento veinte millones de kilos, tal vez en la actual campaña no se rebase la cuarta parte. Y ahora se suma otra dificultad, que se está produciendo en bastantes términos productores.

El fruto se cae. La cosecha, tras de escasa, ya no está en el árbol, sino en el suelo. Así pequeña, poca y agusanada, la aceituna espera que la temporada de su recogida empiece, y que sera una caricatura de campaña. Más que recolección parece que se hará una rebusca.

Y como la rebusca será carísima para los propietarios que tras de los gastos del largo año, tendrían que invertir casi tantos jornales como si hubiera más fruto, serán bastantes los que no hagan nada por recoger la aceituna.

EL MILITARISMO ES ESO O CONDUCE A ESO

ZARAGOZA.—Cuatro muertos, tres desaparecidos y ocho heridos, cinco de ellos graves, ha sido el balance de una explosión registrada en las proximidades del campo de maniobras de San Gregorio, a varios kilómetros de la Academia General Militar. Las víctimas trabajaban al servicio de una empresa domiciliada en Valladolid, concesionaria de la recogida y aprovechamiento de la chatarra proveniente de los artefactos utilizados en maniobras o de la inutilización de explosivos. Dicha empresa tenía en el lugar del suceso tres barracones para el almacenamiento de la chatarra, y cuando se estaba manipulando con algunos de los artefactos, se produjo la explosión. Rápidamente, en ambulancias de la Academia General Militar y de Zaragoza, ocho de los accidentados fueron trasladados al Hospital Militar. Tres de ellos fallecieron poco después. Son Gregorio Garrido Cruz, Rogelio Saiz y otro no identificado. Asimismo, una cuarta víctima, no identificada tampoco, se halla en el Instituto Anatómico Forense.

Los heridos de carácter muy grave son Domingo Torres Ortega, Juan Lucas San José, Teodoro Martín Vicente, Angel Pico Redondo y Jesús Aznares.

Otros dos heridos, éstos de carácter grave —David Pozuelo Pérez y José Manuel Buñuel Aranda— fueron asistidos, primero, en la Casa de Socorro, y luego pasaron al Hospital Provincial. Otro herido de menor importancia, Segundo González Medina, fue trasladado a la clínica de la Facultad de Medicina.

Se ignora el paradero de otras tres personas. Se cree que han podido morir en la explosión, seguida de incendio de dos de los citados barracones.

LA PROTESTA

ROMA. — En el Seminario Español estalló una bomba de las llamadas «Molotof», que fue lanzada contra una de las ventanas del Colegio Pontificio Español de San José, de Roma. La bomba causó pocos daños en el edificio, si bien provocó un pequeño incendio. La pronta intervención de los bomberos permitió sofocar el fuego rápidamente.

POLEMICA

¡No tan escuetos!

A Cosme Paules, amigo.

—¿Qué entiendes por libertad?

—Libertad es el privilegio en que la Verdad me ha platado, ya que naturalmente he sido originado en una ley de obediencia a la esclavitud de mis pasiones, con objeto de producir frutos que correspondan a mi nueva savia, la libertad de otros, y que han de tener el gusto de mi propia y luminosa libertad. Y esto habrá de producirse estén de acuerdo o no las leyes y los dogmas establecidos por el Estado y la Religión.

—Lo cual quiere decir que tú vives de acuerdo con un derecho legítimo de renovación en el que no puede inmiscuirse ninguna forma de pensamiento establecido.

—Así es. Y que la justicia que realmente viene de arriba se realiza en mí, a través de mí y desde mi propia voluntad, y que esa voluntad deja de ser divina cuando trato de imponerla, aun con letras de oro y procedimientos sensoriales, en torno mío. Mi libertad será auténticamente cristiana cuando viva mi verdad de acuerdo con mi propia conciencia, tenga esta la luz o la sombra que haya apetecido, si tiene por resultado la paci- [illegible] un desinteresado enttendimiento, al menos por mi parte, y en una clarísima tolerancia.

—¿No crees que puede ser falsa tu aseveración ya que el cristiano precepto, que te han dado a conocer otros hombres, puede partir también de un error en ti?

—Mi concepción de la libertad, llámela cristiana o no, puede ser errónea; pero mi sinceridad es ya una partícula de verdad que me producirá otras liberaciones, siempre que no deje de investigar la existencia de un error en mí para su inmediata extirpación, que no consiste más que en un esforzado gesto de mi voluntad. Hay verdad en mi sinceridad, pero no creo que la sinceridad pueda ser siempre, toda verdad. Mi primitiva y atávica naturaleza se mueve inconscientemente en una ley de error que podría tender, deplorablemente, a la destrucción parcial o completa de mi prójimo. Trato de combatir esa ley en mí mismo con la aceptación voluntaria y graciosa de toda palabra o todo impulso de Amor. Es en el Amor donde está la Verdad, si Dios es Amor, y sólo a través de la pura manifestación del Amor es conocido.

—¿Y del sectarismo, qué me dices?

—Las sectas son la consecuencia de las multitudinarias formas de aceptar verdades aparentes o reales, casi siempre teóricas; pero el sectarismo me parece un grave error porque la Verdad, al ser puro amor, es de aplicación Universal y no de otro modo debe aceptarse.

—Según los preceptos bíblicos, Dios es brutal y cruel al fijar el inflexible destino de las criaturas en la muerte.

—La muerte, como lo demuestra la vida misma, es un fenómeno natural contra el que todas las criaturas se defienden. Pero sólo para el hombre, la incógnita del más allá ha creado, a causa de su permanencia y obstinada afición por las cosas corruptibles, el sentimiento del castigo que se trueca, así, en una realidad moral y oscura sin límites. La muerte no es terrible, al menos para quien carece de ese maldito sentimiento porque se ha zafado de la condenación a que le llevaban sus propios actos, con la adquisición manifiesta del Amor. Ese fenómeno se opera a pesar y por encima de toda dogmatización religiosa y suele ser la Iglesia la que, al no poseer el práctico Amor del Dios que dice adorar, en la defensa de su egolatría y poderío temporal, se despreocupa del efecto nocivo de sus actos en el corazón, conciencia y mente, cauterizados, de su prójimo. De ahí que la Iglesia invente célicas promesas, sin tener la menor noción, ni importarle, de esta Verdad: Que la libertad del hombre es un atributo eterno y perdurable cuya consecución ha de realizarse aquí.

—¿Y la vida de los demás?

—¡Desventurado el hombre que atenta contra la vida y la libertad como sangre de esa vida, de su prójimo!

—¡La Biblia y la santa Madre Iglesia...!

—Todos sabemos que el libro emancipador de los hombres en todas las [illegible] de Cristo primeramente y luego en la de sus lectores y poseedores, cuando su Espíritu vivificaba la conciencia. La Santa Madre Iglesia a que te refieres se caracteriza por su desconocimiento del Espíritu de la Biblia y por la idealización y santificación quiméricas del hombre, con sus leyendas y tradiciones. La Biblia es un libro social (1), que narra sin tapujos la historia del hombre con relación al Eterno, a las cosas eternas y al hombre mismo; su mensaje es el Amor y el Amor su objetivo, como único eslabón que sujete al Hombre al más alto destino.

—Es una bonita manera de explicar lo que no tiene explicación.

—Hasta el átomo tiene, con su lógico análisis, su posible encauzamiento y el uso que los hombres hacen de la energía atómica, ¿no está claro que se debe a la ausencia del más elemental amor al prójimo que, coronada por el odio científico y religioso domina los corazones de los hombres?

ABARRATEGUI

(1) Criterio particularísimo del autor. (N.D.L.R.)

Falsedad del determinismo

(Viene de la página 2.)

Todos los eruditos en economía usan términos que no han analizado bien: el hombre como tal no puede ser un factor, tal término sólo puede aplicarse a las cosas o a las actividades, y las actividades son tan diferentes unas de otras que no pueden ser catalogados todas como trabajo, pues las más importantes, por ejemplo las de los investigadores, son una necesidad íntima que puede considerarse un imperativo por el cual se ha luchado y se luchará siempre; y es gracias al cual existe el progreso; tampoco el término «mano de obra» es correcto, porque supone que determinadas actividades profesionales son mera mercancía.

El mundo parece adquiera conciencia de sus necesidades pero no de como producir la riqueza ni menos distribuirla éticamente, y no son las universidades las que se aplican a resolver esta cuestión, sino todo lo contrario; siguen inculcando sus rutinas que sirven más para confundir que para resolver problemas universales, y es la confusión la más trágica de las rémoras.

El mundo de hoy dispone de sobradas posibilidades para dar satisfacción a las necesidades de todo el género humano, pero los políticos blancos, negros y amarillos, lo que quieren es que haya hambre y miseria para explotarla en su propio beneficio, es sobre las olas multitudinarias que ellos tienen que situarse para hacer su propia fortuna; por eso explotan igual el nacionalismo que el internacionalismo o elevan a la categoría de dogma sus teorías políticas.

Torres Robert ha visto algo de la importancia del sindicalismo, es por lo que dice que el sindicalismo ha salvado el capitalismo al exigirle altos salarios, pero sería mejor decir que el sindicalismo, a pesar de las enormes rémoras que pesan sobre él, lo que está salvando es a la civilización. En el mundo el capitalismo ha existido y existirá mientras haya alguna forma de civilización y aquél será más grande cuando la civilización sea más perfecta, porque a mayor perfección mayor riqueza, y no es la riqueza la que hay que destruir sino la pobreza. El capitalismo puede cambiar de signo, pero no desaparecer. Cuando el capitalismo sea universalmente cooperativista el hombre dejará de ser el lobo del hombre, no tendrá que falsificar facturas ni mentir sobre los precios, sin embargo, el capitalismo habrá alcanzado la máxima concentración posible, su máxima expansión.

(Continuará)

TURRONES

BENEFICIO COMPAÑEROS ANCIANOS

Con el fin de que no se acumulen los pedidos de turrones sobre fiestas, y no podamos servirlos todos, rogamos se piden antes para poder cumplimentar a todos.

Jijona: A 7 F .y a 3,50 F. pastilla.
Panecillos: La caja de 25, 12,50 F.
Alicante: 6 F. y a 3 F. pastilla.
Mazapán: A 4 F. y a 2 F. pastilla.
Crema: A 4 F. y a 2 F. pastilla.
Toledo, 2,50 F. pastilla.

Pedidos a Roque Llop.

EN TARBES

Jornada de fraternidad libertaria en Tarbes con la colaboración de la regional de H. y B. P.

El día 27 de diciembre en la sala Wagram, a las diez horas, conferencia a cargo del compañero A. Lapeyre, que nos hablará de la «Evolución del Sindicalismo» desde su creación al presente.

Por la tarde, a las tres horas, gran festival artístico con:

«El sueño de Valdivia», sainete en un acto. Variedades con Paco Cazorla, que interpretará sus canciones, Henri Borrá, intérprete de sus poemas; Jacky, cantante; los payasos Fritz y Otto; pianista, Andrée Thieux; guitarristas: Henri Borrá y Antonio Llescas, y batería, Jean Claude. El espectáculo será presentado por Conesa.

FALLECIMIENTO

Ha fallecido José Gilabert el día 20 de diciembre de 1964. El entierro se efectuará a las tres y media de la tarde del día 24. Salida del Hospital Laborisière, 41, Bd de la Chapelle, París (18). Cementerio de Pantin.

Todo pudiera suceder

EN verdad, me encontraba bastante cansado, y el sueño me venció. El COMBAT me había servido de cabecera involuntariamente. El artículo que últimamente acabara de leer, precisamente hablaba de eso: soñar. De soñar hay muchas maneras, inclusive a nosotros se nos dice que lo hacemos despiertos. Quizás despertar de un buen amigo y compañero Hiraldo, que me fui apagando poco a poco y entregando en brazos de Morfeo. Ni el pequeño transistor de que me valgo para escuchar tantas sandeces papales me lo impidió. Sin poder precisar qué emisora, quizás la pirenaica, esta no cesaba de repetir en todos los comunicados de todas horas, los hechos que se desarrollaban en España. Otra vez, por fin, el mundo permaneció impasible e indiferente a la gesta del 19 de julio de 1936 contra el fascismo, y pro comunista libertario después, volvía su mirada y su atención hacia la península Ibérica. En el último comunicado que acabo de escuchar, las noticias que se tienen de allí no son muy halagüeñas para Franco y la Falange, aunque todavía no se había dicho que hubiese cogido vivito y coleando para ser fusilado por criminal. No he podido escuchar bien lo que se dijo de ese levantamiento, debido al ruido que se metió en el viejo trasto, pero por fin, el diario que cabo de adquirir en el kiosco regentado por la compañerita Paca Sánchez Rosa lo confirma. España arde por todas partes; el ejército, ese ejército hecho con los hijos del pueblo trabajador, tomaba posiciones en plazas y edificios públicos. Yo embrollaba las cosas: lo mismo veía la Teléfonica de la Plaza de Cataluña, que nuestra casa de la calle Consejo de Ciento. Otra vez; los ministros de la política y jefecillos de nuevo cuño, seguían unos tras otros, tomando las de Villadiego al extranjero temiendo, temían la razón del pueblo.

Con todas las consecuencias: Esta noche yo no iré al trabajo; mañana cuando vuelva, lo haré para recojer las herramientas y decir al patrón de mi decisión, al querer marchar a España, donde por fin se acaba de extirpar el último reducto del fascismo.

Sin pérdida de tiempo, quise ver a los compañeros de mi F. Local, pero nunca llegaba a localizarlos. Algunos hacían sus vacaciones en los Alpes Marítimos; otros trabajaban durante el *congé payé* para otro patrono para ganar más dinero. Marchaba buscando una calle donde yo sabía vivía un buen compañero, pero salía siempre al mismo sitio; nunca avanzaba y me desorientaba en mi marcha; la desesperación se adueñaba de mí. Por fin, en un puesto de verdura encontré al viejo vegetariano, pero éste se manifestaba indiferente, incluso lo ignoraba todo; me desconocía.

De vuelta a mi casa, tras tantísimo andar, vi mala cara en la compañera; ella sabía que había perdido un día de trabajo, miserablemente; tal vez si supiera que me licenciaron del trabajo por querer cumplir como hombre y como explotado, hubiésemos divorciado. Vi que el cartero me esperaba sentado para hacerme entrega de una carta. Sabía de su procedencia a través de la letra manuscrita; era de la C. de R. La leí, y total nada; pequeñeces de tira y afloja, consecuencias de los veinte y pico de años de exilio.

A mediodía marcho de nuevo sin norte fijo; la Radio prosigue con sus noticias, siempre con la misma cantinela: «El régimen de Franco se tambalea; huelgas revolucionarias en Barcelona, Zaragoza, Madrid, Sevilla y Jerez de la Frontera. Sin noticias de ciertos personajes de la política española; comunicaciones cortadas; control de fronteras.» Lo que menos me preocupaba era comer; marchaba en busca de los compañeros, de alguien que quisiera partir conmigo. Encuentro una mujer, que, aunque la conocía, no podía adivinar su nombre. Ella me decía: «¿Cómo, aún estás aquí? ¡Pués si todos se marcharon ayer mismo!». En verdad me dio vergüenza; el único que estaba en atraso era yo... y otros cenetistas que no lograba localizar. Tras haber cambiado algunas palabras se despidió diciéndome: «Corre a España, compañero, que es allí donde se tiene que hacer la Revolución, no aquí».

Pasaron dos o tres días; recibí otra carta, ésta escrita a máquina y en francés; era de la organización «mía», pero como venía por conducto orgánico, la fecha perdía actualidad. Un gobierno provisional se había formado ya en España; que, dicho de otra forma, resultaba, «otros perros con diferentes collares». Mitin y reuniones se sucedían en todo momento y a todas horas. Pensé que lo más factible sería enviar un comunicado a nuestra prensa y convocar una reunión. «¿Qué dirán de nosotros los compañeros del interior?» Mi decisión personal fue tomar el primer tren a la hora 0 y ganar la frontera. Viajé día y noche sin ningún inconveniente hasta llegar al punto fronterizo. Nadie se metió conmigo; pero al querer ganar la frontera no fue lo mismo, pues aunque yo era español y mostrara mis deseos, me exigían documentación consular. En los días que hube de esperar en aquel pueblecito junto al que tantos tiros se *estaban* pegando, (aquí debiera leerse *estábamos)* pensé que lo mejor sería volver a mi punto de partida y vender todo aquello adquirido durante tantos años de exilio. Cuando por fin conseguí poner pie en lugar de mis ensueños, francamente, me arrepentí. Me encontraba desplazado y despreciado. Nadie me comprendía; maldije de mi decisión, ya que tan bien y tan tranquilo me encontraba en el exilio en mi pisito de «coopropriété».

Suerte que todo esto fue soñando.

AMADOR

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

más allá se lee otra noticia: «*Veinticinco blancos detenidos por haber asesinado a tres integracionistas, son puestos en libertad.*»

Esta vez no se trata de negros despreciables. Es el caso de tres estudiantes lanzados en la campaña integracionista que sacude los cimientos de la gran nación. Uno es negro, dos son blancos. Se les detiene con un pretexto en Filadelfia. Se les pone en libertad a la noche. Se les sigue y se les asesina. Salvajemente. Se les despedaza. Se hace de ellos piltrafas. «No aparecen los autores», dice la policía local. Las investigaciones de la policía federal duran varios meses. Llevan del hillo al ovillo. Los asesinos son los propios policías locales: el sherif, el adjunto y un grupo de forajidos del Klu-Klux-Klan, «honrados comerciantes» que defienden las «libertades del país»...

Son necesarias las pruebas —dicen— para poder detenerlos. Las pruebas se obtienen —dice la prensa— y un buen día, al amanecer (para evitar consecuencias), se les detiene. Se les juzga y, a instancias de miss Cartes, juez femenino, se les libera bajo caución. A los policías se les devuelve sus armas y se les restituye en sus puestos. Todo contra los planes de la poderosa F.B.I... Mr. Aaron Henry, presidente del «Partido Democrático de la Libertad» de Mississipi, declara: «Que en la región todo jurado considera que un blanco tiene razón cuando comete un crimen contra un negro.» En consecuencia, los policías y los comerciantes asesinos de los tres integracionistas tienen toda la razón y por ello gozan de libertad y de sus antiguas prerrogativas. Pero hemos dicho que de las tres víctimas, dos eran blancas. Blancos renegados, sin duda, despreciables como negros, para quienes no se ha fundado una Asociación Protectora de Animales, es decir, de negros.

Parece ser que la F.B.I. prosigue en sus investigaciones con la intención de imponer sanciones a los asesinos de Filadelfia. Pero después del Informe Warren, acerca del caso Kennedy, ¿quién puede tener confianza en que «se haga justicia», como dicen los creyentes de la Santa Madre Ley...?

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

DOCUMENTACION PARA EL CONGRESO

Nuestros ancianos e inválidos, hombres de la C.N.T.

TENGO ante mis ojos el número 324 del COMBAT SYNDICALISTE, un articulito publicado en el número 323 con la firma del compañero Gainzarain y tres cartas, de escritura temblorosa e incierta, firmadas por el compañero Gregorio Bisa, huésped a perpetuidad del ilustre hospicio de Mirepoix, en el departamento del Ariège.

El citado articulito es la respuesta y la adhesión públicas a mi trabajo «Todo por esa gran obra», subrayadas por sugerencias que distan mucho del desacierto y que podrían muy bien ser tomadas como base de una de las discusiones más interesantes y fructíferas que haya tenido o pueda tener, el Movimiento libertario español en el exilio. El compañero Gainzarain, que ha depasado las «sesenta traslaciones», habla en perfecto conocimiento de causa puesto que él mismo se siente afectado directamente por esa fatalidad ineluctable que lleva el feísimo, el horrible nombre de vejez. Y si ningún interesado más pide a publicar su «piedrita» en nuestra prensa, Gainzarain será, para mí, el símbolo de nuestros desheredados de la fortuna y del ideal, la personificación de aquellos que fueron nuestros compañeros y hermanos hasta el día desgraciado en que ya no sirvieron, por no poder, ni para ir pagando de su dinero los sellos de un carnet cuyas iniciales significaron en su vida persecuciones, cárceles, paros forzosos, castigos corporales, hogares deshechos, miseria, sinsabores.

Mas Gainzarain sólo ha traspasado los sesenta años y aún conserva el calor de un hogar donde una compañera amante va envejeciendo a su lado, sirviéndole de ayuda y de consuelo. El es, pues, por ahora un «privilegiado» de la suerte que a tantos de su edad acecha.

Al compañero Gregorio Bisa no le acordó el destino tantos favores, con ser igualmente merecedor de todas las felicidades de este mundo. La vida del compañero Bisa se va extinguiendo lentamente entre las cuatro paredes de un sombrío hospicio, rodeado de ese ambiente podrido y vicioso del cual la orgullosa Francia tiene botones de muestra en todas sus latitudes.

Leamos lo que nos dice en sus cartas:

«Estoy avergonzado de haber tenido que venir a parar a estos sitios, donde se te insulta y se te trata sin sin miramientos; con esta gente sin moral ni dignidad: borrachos, locos y chivatos. No me quejo de los muchos años de exilio, pero sí lamento no hallarme entre compañeros, con hombres dignificadores como yo, aún conservo mi moral y mi entereza y con ellas hago frente a estos degenerados. No negaré que me entristece comprobar que nadie ha sido capaz de indagar en qué condiciones viven los hombres de Ayer que se encuentran en mi situación.»

Y ha escrito «ayer» con una A mayúscula, afirmando, sin duda inconscientemente, el valor inmenso, la importancia absoluta de un pasado en que los hombres eran Hombres también con mayúscula; en que los hombres de la Confederación Nacional del Trabajo eran hombres responsables de sus derechos y de sus deberes hasta más allá de la vida y de la muerte.

Y no habla por él solo, habla por «todos los hombres que viven en tales condiciones». El, un anciano de 76 años, un candidato in extremis a las secciones necrológicas de nuestros periódicos, abandonado miserablemente a sí mismo, desamparado por nosotros cuando más falta le hacemos, ese desvalido se erige en defensor de los que mueren como él, sin cariño ni ayuda, y nos da una lección de humanismo capaz de hacer sonrojar de vergüenza una piedra de mármol blanco.

Después añade:

«Así mismo, me duele enterarme del caos que reina en nuestra casa y de la poca importancia que le conceden los que, en un tiempo, pretendieron ser algo. ¡Cómo se equivoca uno!».

Quien conoció a Gregorio Bisa en Zaragoza y quien compartió con él las tareas del Sindicato de la Madera en Barcelona y las preocupaciones de nuestra revolución saben que las palabras del anciano de hoy corresponden a la integridad moral del cenetista activo y convencido de sus mocedades. Emotiva constatación, doblemente aleccionadora, que nos viene de un cuerpo casi exangüe en el que late aún ese aliento sobrehumano que distinguió siempre al compañero poseído por el ideal.

Y entre otras cosas, nos señala algo más de su purgatorio terrenal:

«En lo que concierne a la comida, ésta es menos que regular. La ropa me la he de comprar yo, porque en el hospicio se despreocupan también de eso. Y debo darla a lavar al exterior, si quiero que se me devuelva toda la que he dado y que esté limpia. Comprended, por lo que os digo, que el poco dinero que se me envía (cuando se me envía, porque desde julio no he recibido nada) no queda largo tiempo en mi bolsillo.»

Así es. Mientras nosotros comemos a dos carrillos y no de lo peor; nos permitimos, de cuando en cuando, un extraordinario que no compromete las posibilidades del día siguiente; dormimos en mullida cama, sin ruidos molestos ni compañías desagradables; nos cuidamos, y nos hacemos cuidar, si los achaques o la enfermedad nos lo exige; vestimos correctamente, y a veces mejor que correctamente, luciendo una hermosa corbata en una impecable camisa almidonada, y unos zapatos relucientes, y un traje no despreciable, un Gregorio Bisa —cuyo pecado mayor es el de ser viejo y pobre— come mal, viste mal, calza mal, ha de curar su asma entre olores pestilentes de tabacos y de alcoholes, y ha de verse privado de cualquier humana satisfacción que le apetezca, porque nosotros, que nos comprometemos moralmente a transformar sociedades en cuantos alardes oratorios proferimos, nos sentimos acobardados ante el simple gesto de descargar, de uvas a peras, nuestro monedero de un par de piezas sobrantes.

Y Gregorio Bisa no hay uno solo en nuestro Movimiento. Con otros nombres, los he visto en Tolosa, en Perpignan, en el departamento del Gard, en la región parisina, en mi Federación Local de París mismo. Gregorios Bisa los hay y los debe haber en todas partes del universo donde hayan compañeros inválidos y ancianos que ya no puedan ganarse por sí mismos lo necesario a su sustento. Gregorios Bisa los habrá allí donde hayan compañeros válidos y todavía jóvenes que pierdan veinticinco años más de su exilio en pretender averiguar lo que hace cinco lustros es más claro que la luz del día. Gregorios Brisa los tendremos siempre presentes ante nosotros, en su trágica situación de mártires inservibles, como muestras condenatorias de individualidades fantásticas y pueriles y de masas indiferentes y conformistas.

Sin duda alguna, la historia, nuestra historia, legará a las generaciones futuras enseñanzas deprimentes sobre éste periodo inoperante y estéril que nos empequeñece.

ANDRES MARTINEZ

MUTILADOS E INVALIDOS DE LA GUERRA DE ESPAÑA

Los donativos para esta entidad deben ir a nombre de ALEJANDRO TRAPERO, C.C.P. 474-33, Bordeaux (G.).

Del Boletín y de los boletines

QUIZAS no digamos ni descubramos nada nuevo; pero dudo si habrá amigo o compañero, que como nosotros, se extrañe y lamente dela no aparición del Boletín Interno y si de otra cantidad de boletines.

A este paso, pronto se tirarán en el exilio tantos boletines como FF. LL. existan. Y conste que no criticamos a nadie. Todos para nosotros merecen el mayor respeto. Pero digamos algo.

No, no es crítica sino más bien dar satisfacción a tantísimos compañeros que se extrañan haberlos recibido como por encanto.

Se lamentan y no comprenden, con sobrada razón, el porqué de tanto boletín, sin Boletín Interno, para casi decir todos lo mismo.

Nos lamentamos hoy, como ayer, que al cabo de tanto tiempo en cada localidad salga uno, menos en Toulouse.

Si el boletín a que nos referimos, haciéndose un pequeño esfuerzo hubiese salido, muchos de los compañeros que escriben en estos boletines lo hubieran hecho en el Boletín Interno. Así podemos decir, sin temor a ser desmentidos, que ninguna de ambas partes, (ya me cromprenderéis) tenemos razón ni justificación para seguir haciendo.

Cierto, que se nos dirá: «Cada núcleo o F. Local hace según le place y conviene.» Hacer algo no es incumplimiento, máxime si no se cumple lo otro.

Todo esto es de lamentar; este desbordamiento de boletines por doquier que, hoy por hoy, casi todos tratan lo mismo. La crítica, el malestar interno. Alguno mantiene buen sentido ideológico y solidario.

¿Cómo poder concebir todo este estado de cosas, como manera de hacer mejor en nuestra casa y por la liberación de España?

Ignoramos (y nada nos importaría seguir ignorándolo) hasta donde seremos capaces de llevar el carro. Quisimos salir algunas veces del atasco, y hoy más que nunca en él permanecemos.

Muchas veces decimos que «lo cortés no quita lo valiente». ¿Pero de verdad lo entendemos así?

Todos tenemos razón, nuestra pequeñita razón; pero ser autodidacta no quiere decir que podemos abrumar al amigo o al compañero.

Es aconsejable ser lo que debemos ser: hombres responsables y reflexivos, de corazón sano y cabeza equilibrada. Desechando desconfianzas y malicias. Uno, tres, muchos hombres formamos la colectividad; sin nuestro sano concurso ella no existe. Siempre fuimos capaces de hacer grandes cosas.

Seamos, como otras veces, dignos de nuestros antepasados. Seamos lo que ayer fuimos; serios y responsables de nuestros actos.

El exigir el cumplimiento del deber no da derecho a la crítica desconsiderada, a decir groserías. Pensemos que muchos nos leen y observan; de seguir así, esto traería pésimos resultados. Los cansados que se aparten, que nos dejen tranquilos. Partidos se pueden formar muchos, pero CNT, hoy como ayer, y mañana en España, seguirá siendo la misma.

Que alguien sea el primero en ofrecer paz y entendimiento cara al futuro español. Que alguien sea el primero en tender su mano, para decir ¡¡ya está bien la cosa!! y desde dentro, entre todos, ser capaces de hacer lo que otros no hicieron.

Esto es todo.

RODAMA

Nuclearismos y viajes interplanetarios

En esta época en que la ciencia es la preocupación de los estados que quieren controlar para fines y deseos de dominación desde el más pequeño átomo al íntimo valor del ser humano, hasta incrustarse en el más infinito e indefinido del cosmos y empezar de nuevo en los astros, buscando no se que más en lo sideral, todo, según ellos, para el bien de la humanidad, pregunto a los hombres de ciencia, investigadores, historiadores, sociólogos de Estado, economistas de vanguardia: ¿a dónde iremos a parar con tanto ajetreo?

En nombre de la humanidad dolorida sugiero un alto en el camino. Millones de mujeres, ancianos y niños no pueden aventurarse sin estar imprescindiblemente preparados para el inmenso sacrificio que se les exige. La trayectoria a recorrer está llena de obstáculos que no pueden ser salvados sin una convicción y una seguridad de vida.

Hay que saber si todos los hombres tendrán el problema de subsistencia resuelto en igualdad de condiciones [illegible] la especie humana por las cuales lucha hace siglos.

Hombres amantes de la especie, no podéis mostraros indiferentes; seamos capaces de moralizar el camino de la vida para facilitar el recorrido. Pan, libertad, amor para todos. Nadie se considere inferior ni superior. Ni vencidos ni vencedores y un sólo propósito: el verdadero amor para todos los seres del mundo. La humanidad dolorida os contempla, nuclearistas, con recelo. Rectificad antes de que sea demasiado tarde. El rectificar es de hombres sensatos.

JUAN CLARAMUNT

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

COMUNICADOS

MUJERES LIBRES, PARIS

La sección de París de Mujeres Libres anuncia a todos los compañeros y simpatizantes que el 3 de enero 1965 tendrá lugar, en el centro social, una función recreativa dedicada a los niños.

En esta Fiesta del Niño los asistentes serán agradablemente distraídos con cantos, humor y poesías a cargo de varios aficionados, algunos conocidos y otros que lo serán a partir de ese día. Habrá obsequios para los niños presentes.

ADMINISTRATIVAS

— Rivera, Castelsarrasin (T. et G.) Recibido giro. Distribución indicada. sobran para ancianos 6,65 F. Seguirá segundo paquete. Di si quieres aún el «C. S.» Extra. Quedan todavía.

— Roqueta Victor, St-Leger (Creuse). Recibido giro «C. S.» hasta 31-12 64, pagado turrón y restan 1,55 F. para ancianos.

— Jean Gatell, Lauster (Morbihan). Recibido giro 29,50 F. turrones. Diferencia 0,55 F.

— Casals, F. L. Combs-la-Ville. Recibido giro 60 F. Según carta relación listas, son 65 F. los anotados.

— Julián Olmos, Chateaurenaud (Indre et L.). De acuerdo con la tuya. Giro 35 F. recibido 5-12-64.

— González Calderón, Mouclar (Lot et Gne.). Recibidos giros 9-7-64 y 10-12-64, así carta y resguardos enviados.

— O. García, Greasque (B. du R.). Recibido giro y carta. Hecho cambio. De acuerdo pago «Umbral». «C. S.» último giro 7-9-64 pagas del 299 al 313. Giro 15-12-64 dices 324 al 337. Di cuando girastes del 314 al 323.

— Rivera, Castelsarrasin (T. et Gne.). Tu giro 15-12-64 (43,50 F.) no corresponde a la fecha enviada, ni la relación que tú das al dorso de la mismo. (¿Se refiere a otros pedidos?) Aclara.

ALIANZA SINDICAL MONTPELLIER

El día 10 de enero, a las nueve y media de la mañana y en el local de la S.F.I.O., rue Cullen (cerca plaza J. Jaurès), celebrará conferencia a cargo del compañero Ramón Liarte, bajo el tema: «La Alianza Sindical ante el presente y el porvenir de España».

UN RUEGO A LOS COMPAÑEROS DE LOS PIRINEOS ORIENTALES

La solidaridad es el impulso de la vida de todos los géneros, particularmente el nuestro. Ninguna acción es posible sin el concurso solidario.

Con este fin surgió Solidaridad Internacional Antifascista, para impulsar a todos los que a través las fronteras luchan y son víctimas de las peripecias del régimen, sin olvidar a centenares de enfermos y ancianos que por igual sufren en hospicios y hospitales. Se trata de percursores que en su juventud cumplieron la misión constructiva hacia la emancipación social de los pueblos, y sería lamentable en nuestros medios dejarles en el olvido.

¿Se ha olvidado que en tiempos inolvidables fuisteis los puntales verticales del sostén de S.I.A., y que sin saber el porqué ni presentar un objetivo valable habéis olvidado cuanto vuesto anhelo manifestaba?

No obstante, las necesidades, como los casos, son permanentes y más numerosos, que S.I.A. tiene que asistir a medida de sus posibilidades materiales. Es preciso, compañeros, que reaccionéis reingresando a S.I.A. Que no sirva de obstáculo el retraso de vuestra cotización, puesto que sus estatutos no exigen pagos atrasados. Será nuestro placer recibir vuestro ofrecimiento de cooperación, impulsor de la magnífica obra de solidaridad de S.I.A.

Por el Secretariado, *Gil.*

F. L. DE MONTEREAU

La F. L. de Montereau desea relacionarse lo antes posible con Manuel Temblador, de Arcos de las Fronteras, España, por asuntos interesantes. Puede dirigirse a Valero Aznar, 6, rue Fleur Begne, Montereau (Seine-et-Marne).

UNIVERSITE DE PARIS PALAIS DE LA DECOUVERTE

Av. Franklin D. Roosevelt, Paris VII

Du 23 décembre 1964 au 3 janvier 1965, exposition de «La lutte contre la pollution atmosphérique ». Inauguration, jeudi 24 décembre 1964, à 15 heures, par M. le professeur G. Valette, doyen de la Faculé de Pharmacie.

NECROLOGICA

CARMEN SORIANO

Una líneas en esta sección triste, porque el correr de los días registra las bajas que experimenta nuestro ambiente. Son para asociarnos a la pena profunda que aqueja al compañero Joaquín Soriano, miembro de esta Federación Local. Trágico suceso ha originado el que hallara la muerte su compañera Carmen. Era joven, ya que solamente contaba treinta y ocho años. Por su carácter amable era apreciada por cuantas amistades tenían relación con ambos. Joaquín y Carmen acudían a las jiras, secundaban las fiestas solidarias aportando los primeros su apoyo moral y material. Existía en la pareja la armonía que se desprende de la afinidad de sentimientos, que, en suma, es la que más perdura.

En circunstancia de tal naturaleza, al compañero Soriano, al igual que a los familiares suyos y de la difunta, solamente cabe aconsejarles procuren revestirse de serenidad para sobrellevar el percance, buscando adquirir, con el tiempo, esa conformación que se impone ante los infortunios sin remedio.

Federación Local de Oullins.

DONATIVOS PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

París: Jaén, 5; Prada, 5; Manent, 10; Un grupo de químicos Ivry, 20; Guillén, 5; Gual, 5; Jaime Casellas, 5; Montblanch, 5; Criach, 5; F. Cobo, 10; F. L. de Drancy, 30; R. Llop, 10; Seperacides (A.-M.), Michaud, 10; Roanne (Loire), Antonio López, 10, Cahors (Lot). Torner, 10; Savigny (Eure), Isaac Dominguez, 50; Mario B., 20; Nemeurs, S. Urrea, 5; Mios (Gironde), Pablo Serrarols, 5; St. Leger, Roqueta Victor, 1,55; Romorantin, T. Rodriguez Solá, 25; Chamonts (P. D.), A. Alonso, 80; F. L. Combs-la-Ville: A. Martínez, 5; Casals, 10; Parera, 10; Oliveras, 5; P. Dieste, 10; Terraza, 5; Villanueva Justo, 5.

Total, 431,55 F.

PRO FAMILIAS GRANADO-DELGADO

Casals, 10 F.

NOTA.—Amigo Casals, según tu relación de las dos listas, el total sumaba 65 F. El giro recibido es de 60 F., de ahí que en la segunda lista no haya incluído los 5 F. de A. Martínez.

Deformaciones en nuestro exilio

VENIMOS observando desde hace tiempo, y con cierto desencanto, lo que se arguye caprichosamente acerca de nuestras auténticas y posibles actividades, continuación de las que antaño nos caracterizaban en España. [illegible] no existen sindicatos de la CNT por causas diversas de nuestra extraterritorialidad y exilio. Efectivamente, aquí no hemos podido continuar formando sindicatos de la CNT.

Razón de más, y de peso incomparable, para no aprovecharnos de la no presencia de organismos propios. Incentivo que acredite el mantenimiento de la confianza que los de allá, los de España, se sientan salvaguardados en sus ansias de seguir creando la potencialidad y prestigios fundamentales de nuestra CNT. Razones de peso incomparables para no vulnerar lo que ha sido, es y será la CNT en el futuro, pese a los «desengañados» y a los «arrepentidos».

Y si por razones de no existir sindicatos propios en este exilio, se considera que pueden ser vulnerados sus postulados, y sus tácticas, o su estructura orgánica, por las mismas razones debemos apoyar la no vulneración de todo lo que ha dado prestigio internacional a nuestra CNT.

Es precisamente por el reflejo que nuestra [illegible] proletario que el mantenimiento puede alcanzar esperanzas ajenas de manumisión y de realizaciones ejemplares en el campo de las reivindicaciones proletarias.

Porque, según unas afrimaciones de nuestro malogrado Rocker: «El gran mérito del anarquismo libertario español, que tiene ahora expresión en la C.N.T. y en la F.A.I., es que desde los tiempos de la Primera Internacional ha seguido educando a los obreros en ese sentido y espíritu que estima la libertad por encima de todo y que considera que la independencia de criterio de sus afiliados es la base de su existencia. El Movimiento Libertario Español nunca se dejó extraviar en un laberinto de economía metafísica que hubiera anquilosado su impulso intelectual con conceptos finalistas, como ocurrió en Alemania ni ha malgastado sus energías en tareas de una estéril rutina de parlamentarismo burgués. Para el movimiento español, el socialismo ha sido siempre siempre cosa de incumbencia del pueblo, un crecimiento orgánico [illegible] mismas masas, cuya base está en sus organizaciones económicas.

Y no importa el lugar, añadimos nosotros, para reflejar y mantener el mismo sentido que informa a nuestro gran movimiento.

No valen, pues, posiciones o actitudes incoherentes al respecto.

El crédito de la CNT reclama de todos sus militantes de ayer, de los de hoy, y de los futuros, una continuidad que acredite las finalidades liberadoras de que tanto necesitan los pueblos explotados de la tierra.

Y solamente el ejemplo de nuestra continuidad y de nuestra perseverancia pueden dar esperanzas manumisoras a los demás pueblos, cuyas miradas se fijan en la trayectoria histórica de nuestra CNT.

Y por hoy, basta.

H. PLAJA

Conversaciones libertarias

LO QUE HEMOS SIDO Y LO QUE PODEMOS SER

CONCRETEMOS: La revolución rusa de 1917 —comunista— y la revolución española de 1936 —libertaria— han alertado al mundo capitalista al punto de imponerle una política social que recientemente ha contaminado al Vaticano, entidad monolítica que, o se une a las demás religiones poniéndose con ellas a tono con el acontecimiento diario, o perece con ellas. Afanosas de supervivencia ambas entidades —estatal y eclesiástica— se han avenido a transigencias encomendando al Parlamento y a... Dios, la difusión de medidas o paliativos en favor del proletariado.

El acontecimiento soviético, afianzado, ha podido repercutir en todas las sociedades humanas, en tanto el español, ejemplar pero aislado, ha podido ser asfixiado por la reacción mundial con la complicidad de los soviéticos. Los españoles intentamos cumplir la revolución nuestra. Rusos y rusófilos prefirieron librarla a merced del enemigo al no poder hacerla suya.

Todo lo cual no obsta para que, tanto una revolución como la otra, pesen en los ánimos del pudiente y del cura para ceder diez antes que perder ciento, de donde la consideración en favor del proletariado moderno, consideración que antes de 1917 no existía. La copropiedad, la comodidad doméstica y las leyes calificadas de sociales, en 1900 raramente existían.

Si ventaja juega en favor de la actualidad obrera, ella no ha sido entregada con azafata. Aparte los cinco sacrificados de Chicago, la sola obtención de la jornada de ocho horas —hoy erróneamente considerada caduca, puesto que se trabajan diez y más por día— el martirilogio de huelguistas por dicha causa ha sido prolongado e inmenso. Cuantos operarios vayan más allá del 8 diario, no merecen consideración en la historia de las reivindicaciones proletarias. En la España cenetista esa licencia absurda que la inconsciencia se tomaba, era cortada de cuajo. Ganar dinero, sea, pero con acortamientos de jornada, provocando falta de brazos en el mercado del trabajo. Actualmente consta la ventaja de 30 días de vacaciones pagados dedicables al turismo, a la moda del viaje dependiente, sin que nadie en el taller, la fábrica, la mina y el despacho no haya befado los horarios semanales de 40 o 43 horas. Se acumula dinero para vacaciones y el coche, derrochando anteriormente salud y a la postre el dinero con que esa pérdida fatal ha sido tasada.

Cuando los plazos de la cocina han sido satisfechos, la máquina de lavar ya necesita relevo. Cuando el «Renault» recalza neumáticos nuevos, el motor registra síntomas de asma. La compra de un piso de colmena no exime de alquiler a pesar del esfuerzo corajudo para llegar a propietario. Las horas extras hay que sudarlas para mantener al comercio, las administraciones parásitas, los impuestos de gobierno, a cambio del bienestar fugaz de unas horas de recogimiento en casa.

Pero en la soledad campera, el bracero mismo de país desarrollado no alcanza ni aquéllo. No halla modo de acercar su condición a la del trabajador que en la ciudad se codea, en la oficina de impuestos, con la clase media. Tendrá que acomodar el tractor en el hangar y acogerse al martillo de factoría, seducido a la postre por los guiños de la Torre Eiffel.

Por la misma razón del gañán que por aquí se industrializa, pensaremos en el bracero español huyente de su terroso hogar en busca del pan que produce y del cual carece. Ahora mismo, el rural peninsular menosprecia el agro acosado por la miseria, por un estado de inferioridad económica que el turismo de Agencia desconoce; cada día del año en curso los explotados diestros en sus profesiones emigran hacia Bélgica, Alemania, Holanda, Suiza y América desde Barcelona, Zaragoza, Bilbao, Sevilla, etc. De no haber puesto coto a la sangría, la albañilería asalariada del sur y centro de la península se habría colado a Francia vía San Sebastián-Irún, siempre en demanda de ventajas salariales que el franquismo niega. Este panorama derrotista que presentamos de nuestro interior no es infundioso, sino verídico y fácilmente comprobable. Es un panorama desolador, muy apartado, apartadísimo, de las dulzuras de clase media. Es la angustia española la que heredarán, o heredaremos, los calmos revolucionarios, los reformadores de la España inmediata a la desaparición del franquismo. Es la miseria popular y el integrismo capitalista que tendremos que enfrontar los renovadores, el mismo enemigo de ayer más soberbio hoy a causa de 30 años de excesos y vanidades impunes, merced al borrón y cuenta nueva que, de la mano del madariaguismo, del ridruejismo y otros ismos de andar por los suelos, que consiguen, al parecer, enternecernos.

En adelante, la C.N.T. no tiene por qué renunciar a nada básico so pena de suicidarse. Su razón de acción directa y de comunismo libre nadie puede negarla. Si alguien de nosotros se comprometió en San Sebastián firmando un Pacto que establecía que la C.N.T. no desarrollaría huelgas durante dos años al ser declarada la II República, ya se vio el caso que de tal firma hicieron los compañeros y el resto de trabajadores. Otro pacto de suavidad y para la compaginación de intereses político-burgueses dichos nacionales, sería nuevamente desbordado por quienes —¡y son millones!— la necesidad no tiene espera.

Ir confederalmente a la seguridad social, a la jurisprudencia laboral, al instituto de las nobles intenciones sociales, a la refección de las universidades laborales, a la caza de las sedes *verticales* donde sujetar la inquietud obrera a prefijos gubernamentales, más el asalto electoral a los ayuntamientos para obtener parcelas abandonadas y comunizables para labradores desheredados, eso no se hará porque el arte corresponde a los compañeros socialistas, porque sin C.N.T. intervencionista en legalidades el negocio público se cumplirá igualmente; ¡no haremos falta nosotros!. Campesinos aragoneses, valencianos, castellanos y andaluces, conocen el sabor de la tierra liberada, colectivizada, concretadora, en los burgos, del municipio libre. No es detestable la idea de aprovechar predios y laderas abandonados para intentar allí lo que aquí no hemos acertado hacer en Aymare. No es desconsiderable el propósito de dar la pauta comunista libertaria tierra adentro, fuera de las ciudades. Pero no conviene establecer el precedente de retroceso, dejarse coger por el engranaje del Estado, solicitar de él lo que puede lograrse desde el arroyo, el sindicato, la presión organizada. No se trata de desatar conflicto sangriento para vallar un terreno y plantarle una bandera rojinegra. Se trata de apoyar una reivindicación con estilo desde el lugar, la provincia y la nación entera. Recabar elemento de trabajo para vivir, en el tiempo que transcurre ya no es delito, y el derecho a la propiedad está ya más desmerecido que cuando en Andalucía la guardia civil fusilaba a campesinos sin trabajo por recoger bellotas en terrenos del cacique. El obrero de ciudad puede dar mano al trabajador del campo para cooperar a sus problemas espinosos o agudos, como el campesino corresponderá ayudando al explotado de la industria cuando éste lo necesite. Todo menos contribuir a la reedificación del edificio capitalista enrolándose, insensiblemente, en la política. El ingreso en el modismo social de gobierno implica colaboración directa con el Estado, y a éste, como a la policía, hay que pagarles, a la postre, los favores que conceden. La sociología oficial exige militancia en ella, devoción a ella sin regateo previsible. La mejoración de las leyes sociales, *orgánicas*, aconseja la elección de diputados idóneos o de amalgama aliancista, para legislar desde el Congreso, igual que para proteger la labor de los concejales afectos o bien afines. Para obtener desde dentro lo que más propiamente se conseguirá desde fuera, tendríamos que convertirnos en cobradores de impuestos, en reclutadores de soldados, en guardias municipales del Estado, en colaboradores vergonzantes del Estado, nuestro enemigo ayer y nuestro dueño *hoy*. Para rendirle un servicio así de importante al Estado —cuanto más va, más sólido e insufrible— habría que renunciar a toda pretensión anarquista, a toda presunción de ser libre. Y sabido es que quien tal hiciere merecida tendría su cadena.

La idea de una C.N.T. libertaria fue muy bien meditada por sus fundadores, y perfeccionada sobre la marcha. Compañeros socialistas —escasos— que en un principio se le habían sumado, comprendieron prontamente el camino apolítico y revolucionario que la nueva sindical emprendía, y renunciaron cuerdamente a seguirla. No era ese su destino. Como tampoco a los libertarios les corresponde intervenir en el sostén y perfeccionamiento de organismos enemigos de la verdadera emancipación de los trabajadores.

Los comités paritarios los rechazamos por entenderlos parasitarios, muy próximos al gobierno amparador de la burguesía; nadie como la propia clase obrera para defender sus intereses. La seguridad del trabajador era exigida por el sindicato, que conseguía lo que poco le interesaba conseguir al delegado del gobierno; el elemento sanitario se iba itroduciendo en locales fabriles, talleres, minas, etc., y de haber persistido el funcionamiento de nuestros sindicatos, la enorme cantidad de accidentes de trabajo que registra el censo laboral franquista no tendría lugar ahora. Los salarios pueden subir por presión obrera en vez de esperar aumentos por decreto de gobierno o ley de Cortes. El derecho a la educación de los hijos es igualmente exigible desde el sindicato, merced a facilidades económicas impuestas y a la creación de entidades de fuerza cultural. Caso de saber atraer a la intelectualidad a nuestros propósitos y a nuestra idea, visto que en adelante poco ha de servir el denuesto olímpico contra la burguesía.

Es aquí donde se presenta el caso de la Cooperativa tipo Rochdale, desechada por la C.N.T. por razones convincentes. No se trata de cooperativas de producción, que, igualitariamente llevadas, pueden resultar agrupaciones libres de trabajo, vulgo colectividades. El género cooperador confederalmente rechazado era el llamado *consumidor*, a la sazón preferido por encargados burguesistas, obreros conformistas, ahorradores amorales, devotos del dinerillo colocado en la Caja de Ahorros, en la Mutua para Enfermedades, Vejez, y entierro pagado: celosos del modesto tanto por ciento resultante del balance anual cooperativo. Toda esta gente, sin ser de mala entraña, con ser lícitamente conservadora, con ser pequeña o nula en concepciones sociales, era capaz de traicionar una huelga por no lesionar su egoismo, por no mermar el pan de su mesa, importándole poco el pan de la mesa ajena. Del mismo modo que el ahorrista mezquino podía comprometer el éxito de la causa obrera, igual el trabajador atiborrado de efectos caseros y abrumado por vencimientos mensuales puede vacilar en momentos decisivos para una acción reivindicativa en el trabajo.

El trabajador consciente puede cooperar para un beneficio económico, gozar de cuantas comodidades hogareñas su peculio le permita. Pero a la hora de la verdad, ni el bien cooperativo ni la nevera y el auto, le impedirán ocupar su lugar de combatiente.

Es el caso de antes y de ahora. El cooperatista rutinario significa una rémora para el sindicato y las conquistas defendidas desde el mismo. Y cuando así no ocurre, la cooperativa solidaria de los grandes conflictos obreros, fatalmente ha de hundirse. «La Económica» del Pueblo Nuevo nos sirve de fantasmal testigo. Aparte de que todo bien mueble e inmueble que antaño sindicalmente nos perteneciera, en días de represión encarnizada autoritaramente desaparecía. Testigos silentes: la imprenta «Soli» de la calle de las Tapias de Barcelona; la rotativa «Soli» de la calle Consejo de Ciento.

¿Por qué no se llevó a cabo la erección del Palacio del Trabajo en la capital catalana, propugnado por Salvador Seguí, Manuel Andreu, Manuel Buenacasa y José Climent, entre otros? Para no darle un gozo al fisco en días represivos, en la época tan frecuentes como inevitables.

Para evitar la pérdida de intereses creados, de crear los tendremos que ser *comedidos*. Y conste que no decimos *buenos chicos*.

JUAN FERRER

Servicio de librería

PARA REGALO DE 1.° DE AÑO

Recomendamos servirse de «Un hombre que se va», autobiografía del escritor Eduardo Zamacois recientemente aparecida. 550 páginas, impresión excelente, cubiertas tela, 30 N.F. en esta Administración.

«PABLO O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»,

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Lectura altamente interesante.

Se servirá al precio de 1 franco ejemplar, con el acostumbrado descuento a los paqueteros.

COLECCION «LIVRE DE POCHE»
Vol. simple, 1,95 F.; doble, 3,30

Lucrece Borgie, Bellonci; La croix de bois, Dorgelet; Les cloches de Bale, Aragon; Babbitt, S. Lewis; Voyage au bout de la nuit, Celine; Intemperies, Lehmann; Balade de les sources, Lehmann; Au bon beurre, Dutourd; Poussièrer Lehmann; Curé de campagne, Bernanos; Le fleuve, Godden; Climats, Maurois; Courrier Sud, Saint-Exupéry; Le mur, Sartre; Colas Brugnon, R. Rolland; La chatte, Colette.

LIBROS VARIOS

«Les frères Reclus»	8,75
«18 años en Rusia», Monclus	8,40
«Los anarquistas en la crisis política española», José Peirats	21,00
«La religión al alcance de todos», Ibarreta	6,00
«Anzuelos para la lubina», Manuel Arce	6,00
«Viento fuerte», Miguel Angel Asturias	12,50
«España virgen», W. Frank.	16,50
«En medio de los escombros», Lizcano	3,80
Salvador Seguí (biografías).	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Vaso de lágrimas», Poemas de José Bazal	3,50
«Juanita la larga», Juan Valera	6,00
«Europa trágica», Ricardo	

Giros y pedidos: Roque Llop. 24, rue Sainte-Marthe, Paris, X°
C. C. P. 13 50 7 56

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, Xe
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Centenario proletario

LA A. I. T.

por Víctor GARCIA

(Continuación)

Sobre otro de los puntos sugeridos por Guillaume «De la organización de las ramas de oficio», el acuerdo fue:

«El Congreso, aun reconociendo la importancia de los cuerpos de oficio y recomendando su formación en el terreno internacional, declara que el cuerpo de oficio, si no persigue otro objeto que el mejoramiento de la situación del obrero, ya sea por la disminución de las horas de trabajo, ya por el aumento de salario, no conducirá jamás a la emancipación del proletariado; y que los cuerpos de oficio deben procurar, como principal objetivo, la abolición del salariado, es decir, la abolición del patronato, y la toma de posesión de los instrumentos de trabajo por la expropiación de sus detentores.»

El número de delegados que asistió a Verviers fue reducido: veinte. La calidad empero, sin desmerecer a los delegados de congresos anteriores, era excelente. Allí estaba Kropotkin, bajo el seudónimo de Levachov, González Morago, Trinidad Soriano, Paul Brousse, James Guillaume, Andrea Costa, Montels, Werner y otros, incluida Ana Kulichov ,la compañera de Andrea Costa. Además de los países europeos consuetudinariamente representados, había la representación indirecta de México, Uruguay, Argentina, Grecia, Egipto.

Once de estos delegados asistieron al Congreso Universal Socialista convocado por los belgas que abrió sus sesiones en Gante el 9 de septiembre, es decir, al día siguiente de clausurarse el de Verviers, y duró hasta el 15 del mismo mes.

Otros 31 delegados, representando la corriente autoritaria, asistieron a Gante.

Para desespero de Paepe, Gante no permitió la cristalización de una unidad socialista basada en las dos corrientes. Como paliativo extremo y visto que las sesiones iban a clausurarse sin ningún acuerdo positivo, se acordó la instauración de una Oficina de Correspondencia y Estadísticas para los Trabajadores Socialistas. que, dicho sea de paso, nunca fue establecida.

De forma posiblemente definitiva quedaba demostrado que las fuerzas socialistas de Estado y las fuerzas socialistas libertarias no podían marchar mancomunadas.

Los delegados de Verviers, naturalmente, no decidieron que aquel congreso iba a ser el último congreso de la Internacional libertaria. Por el contrario, habían decidido que el X Congreso debería celebrarse en Suiza el año siguiente (88).

Fue la Federación Jurasiana la que decidió lo contrario cuando celebró su propio Congreso en Fribourg los días 3, 4 y 5 de agosto de 1878.

«El Congreso ha decidido que no hay lugar para que la Federación Jurasiana tome parte en el congreso anual de la Internacional ni a no importa qué conferencia tendiente a remplazarlo, la crisis que existe en todos los países hace dudosa e incierta, en este momento, la asistencia numerosa en dicho Congreso.»

Bien que la decisión estaba tomada por una Federación solamente, el hecho de que se trataba del Jura, la más fuerte, dinámica y consecuente de las federaciones libertarias, la misma adquiría proporciones dramáticas e implicaba, consecuentemente, el fin de la Internacional.

Otros derroteros iban a ser trazados.

Ya en este Congreso de Fribourg una voz que tendría en el futuro una gran transcendencia en el anarquismo internacional, decía «Somos revolucionarios porque queremos la justicia. Ningún progreso, sea parcial o total, se ha realizado jamás mediante la simple evolución pacífica: ha tenido lugar siempre a través de una revolución repentina. Si el trabajo de preparación se lleva a cabo lentamente en los espirituos, la realización de las ideas tiene lugar bruscamente... ¿Y cómo debe procederse para esta revolución? ¿Empezaremos por abdicar de ser libres? No, porque somos anarquistas los cuales no tienen a nadie por amo ni quieren ser los amos de nadie... Suprimiendo el Estado, suprimimos, al mismo tiempo, toda moral oficial... La única moral se halla en la libertad...»

El que se expresaba así era Eliseo Reclus, que junto con Kropotkin, Cafiero, Malatesta, Grave y otros muchos iban a «edificar —como dice Maitron— la doctrina del anarquismo-comunista. Iban, al mismo tiempo y en el plano de la práctica, poner en condiciones sus métodos de acción.» (89).

Se había cerrado, con el fin de la Internacional, uno de los capítulos más importantes de la historia del movimiento obrero y, en parte, del pensamiento anarquista (90).

James Guillaume se resiste a esta idea y se comprende porque él, como pocos, fue uno de los pioneros más abnegados y honestos de aquella gran experiencia.

En el prefacio del Cuarto tomo de la obra que mayormente ha servido para confeccionar este capítulo: «L'Internationale, Documents et Souvenirs», Guillaume dice: «Nada termina, nada se pierde, todo tiene su continuación, aunque a veces se altere, el desarrollo está siempre en curso. La vida es inmortal. Los asalariados de Francia, en su gran masa, no habían olvidado las verdades halladas y proclamadas por la generación anterior. «La emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos.» La liberación del proletariado no es problema nacional sino internacional. Viviendo la vida de su clase continuaron la lucha económica, y mientras los parlamentarios concentraban su actividad en la recluta de un ejército de votantes, federaciones locales y profesionales de sindicatos. De la unión de ambas organizaciones nació, en 1895, la Confederation Générale du Travail que desde 1904 se inclinó en su mayoría por el sindicalismo revolucionario. ¿Y qué es la C.G.T. sino la continuación de la Internacional?».

(88) Hay una tendencia, por parte de algunos, en considerar el Congreso celebrado en Londres el 14 de julio de 1831 como el último y no el de Verviers. Palmiro Marba, contemporizador, dice: «El que pudiéramos llamar X Congreso Internacional verificóse en Londres el año de 1881. (Op. cit., pág. 524.) Empero, los cuarenta y cinco delegados que acudieron a la taberna de Charington Street, buscaban más bien la constitución de algo nuevo a pesar de que su resoluciones hablaban en nombre de la Asociación Internacional de Trabajadores. La transcendencia de este Congreso, más que por la continuidad que podría implicar para la A.I.T. estriba en la presencia, en el mismo, de individualidades tan descollantes como Kropotkin, Reclús, Malatesta, Luisa Michel, Merlino y otros. El fin de la Internacional lo marca, sin lugar a dudas, la actitud de la Federación Jurasiana.

(89)Jean Maitron. Op. cit. Pág. 79.

(90) Un intento de reanudación, con una laguna de casi medio siglo de por medio, tuvo lugar en Berlín, en diciembre de 1922. La Asociación Internacional de Trabajadores fue nuevamente organizada pero las características habían cambiado completamente: existían diversas «Internacionales» en el mundo y el impacto de la Revolución Rusa ejercía su influencia, en aquellos días, hasta en el propio seno del anarquismo.

FIN DE ESTE TRABAJO (que se puede adquirir encuadernado).

¿Calendas griegas?

EL Calendario de S.I.A. nos ha visitado en buen amigo nuestro. Bravo. El hecho rezuma puntualidad y constancia. La Obra dispone de buenos albañiles.

Lo que nos encocora es la constancia del tiempo. Ese pasa como riada implacable arrastradora de esperanzas. Sin dar lugar a recobramientos de valores. ¿No es eso?

Veintiséis años cuentan en la vida del hombre, descontando, en nuestro caso, la vitalidad inútil, aplicada indirectamente, quizás desafinadamente, pero voluntariosamente, al asunto caudal que nos pertenece.

Perdimos, hace más de un cuarto de siglo, una guerra que nos declararon. Culpamos a Hitler y a Mussolini, y en el fondo nos la declaró el mundo capitalista, utilizando peones españoles, moros, italianos, portugueses y polacos, evolucionados por alemanes. Aislados, en un caso aviesamente protegidos, peleamos denodadamente al gigante, con los brazos cortos y poca densidad de fuego. Así no perdimos; nos perdieron la guerra.

Inútil que la Falange se ufane. Sus charangas «victoriales» encubren, con ruido, la falsedad de su victoria. Su ejército internacional fascista se batió contra gente de buena voluntad, no con un ejército bien equipado. Por cada avión cartonero nuestro, cien Meissermith acerados del Eje; por cada cañón republicano, 500 bocas de rápido escupe franquistas. En el Ebro y en el Segre-Montsech, señores franquistas; en el Norte y en todas partes.

El Calendario antañón es sangriento, únicamente. No exhala gloria para nadie, sino dolor y ruina. También infamia y salvajismo mayor de postguerra. No hay Cristo español que alcance a encubrir el dolo de tan ingente drama.

Por propagandas cara a la galería, la «soldadesca» republicana fue vulnerable y cobarde. Las crónicas del Régimen ni saben valorizar las acciones de sus capitanes. ¿Cómo ocuparse seriamente de heroísmos «nacionales» si el contrario virtualmente no existía?

El vencedor ajedrecista suele reconocer que el contricante ha jugado magníficamente. El franquismo, torpe y rencoroso, no sabe recurrir a esta estratagema diplomática.

A decir verdad, la cobardía de 1936 recae sobre las armas hitlero--musso-franquistas que necesitaron tres años para batir a un ejército de desarrapados que, más se defendieron con las uñas que con el utillaje de la guerra moderna.

Todo ello es verdad, y con la verdad quedamos. Hace más de 25 años que lo proclamamos ante un ingente mundo de sordos. Y verdad seguimos poseyendo en ritmo aumentativo, en tanto nosotros físicamente disminuímos. Es Cronos quien nos desmerece y poco a poco nos aniquila. El calendario que de nuevo nos saluda en punta de año nuevo, es la certificación de una ausencia de nosotros mismos, de un rielar colectivo para un destino circular, de salida de un punto para regresar al punto mismo. La fatalidad internacional organizada impide que nos recobremos, que España se recobre, a pesar de crueles sacrificios prodigados. Entonces, ligeramente, injustamente, nos agriamos, nos vituperamos, nos acusamos mútuamente, porque el calendario nos exaspera, nos supone incapaces, o nos consideramos mucho en detrimento de otros. Si Pablo no tiene culpa, ¿por qué ha de tenerla Pedro?

La caída de las hojas calendarianas irrita, cierto. Pero sería injusto descargar el propio malhumor sobre la cabeza del vecino. Culpas y aciertos, en refugianismo están repartidos. Lo esencial es compulsar el exacto poder del enemigo y hallar, con tino, la manera de roer sus energías con propósitos de vencerlo. ¿Cuando?

Que digan las señoras Sindicales Internacionales en qué fecha próxima se decidirán a boicotear de hecho a España, para impedirla en su economía derivada de la política nazifalangista.

Ello sería un gran bien para los españoles de allá, y la salud de los españoles de acá, pues ante una realidad prometedora sabríamos ponernos de acuerdo «a los fines y efectos pertinentes», como suele decirse.

Hermoso Plaja, o el arte de imprimir

por Cosme PAULES

EN estos tiempos!, sin recursos económicos, en una imprenta chica, con sus manos, su voluntad, gusto y talento —y a los 75 años de una vida ejemplar—, Hermoso Plaja nos entrega en la segunda edición del «Libro de Pedro» de Han Ryner una verdadera obra de arte que muy bien pudiera representar el más bello sueño de Gutenberg. Hasta hoy, el inolvidable Han Ryner no había encontrado el editor que merecía; ahora ya lo tiene. No creemos equivocarnos al afirmar que, cada uno en su campo sensorial, el escritor insigne y el artesano perfecto se complementan. Leer al autor de la «Filosofía Riente» en este libro magnífico produce una emoción tan grande que faltan palabras para expresarla y que lo es al extremo de vernos obligados a suspender por intervalos su lectura por temor a que las más sensibles de nuestras fibras humanizadas se rompan haciendo estallar desde adentro nuestro completo ser en alas de misteriosas cumbres insospechadas de sobrehumano dolor. Para que este efecto se produzca en el lector amante de lo bello y bandadoso, es imprescindible la contribución del arte de la presentación de esas letras tan excelentísimamente combinadas para calar hondo y volar alto, escritas con mano maestra por aquel genio incomparable que en 1938 abandonase plácida y serenamente el mundo de los vivos.

Aun a trueque de pasar por ignorantes y por poco enterados —no hay que olvidar a los que de todo están ya de vuelta—, al sentir el grato contacto de esta edición homenaje que con la amabilidad fraternal que le es propia, Plaja nos ha hecho llegar, pensamos de inmediato que jamás en nuestra vida habíamos tenido en las manos un libro tan bellamente impreso, tan bien organizado, medido y sopesado, calculado para producir el impacto que más arriba dejamos señalado. Un arte así es, ni más ni menos que arte; un arte que en este caso une dos maravillas en una: la palabra y la forma de presentarla al lector.

En cada capítulo —y son 19—, un grabado de «N» que por sí sólo y la manera especial de reproducirlo, nos coloca al alcance de la enorme emoción de todo nuestro ser que sentiremos desde la primera sílaba del texto a que se refiere; grabado reproducido además —y por si ello fuera poco—, en miniatura al comenzar cada texto. Lo repetimos: semejante gusto y maestría para introducirnos en el genial pensamiento de Ryner, tiene el maravilloso efecto de graduar a tal altura nuestra capacidad de comprensión que consideraríamos como a un héroe de la serenidad rayante en la insensibilidad a quien fuese capaz de leer y meditar sin detenerse a sentir la potencia del genio ryneriano desde el principio al fin de esta pieza magistral.

En el interior de la joya editorial que nos ocupa se lee: «Este libro ha sido compuesto a mano por el niño de 13 años Germinal Pérez Plaja. Impreso por, y bajo la dirección de Hermoso Plaja, en su taller de artesanía como Homenaje al gran humanista Han Ryner, en el Centenario de su nacimiento. 1861-1938-1961.» Ese dato indica claramente una de estas dos cosas o ambas a la vez: que ese niño Germinal mientras laboraba la confección del libro permanecía compenetrado con la emocionante personalidad de Pedrín, personaje central de «El Libro de Pedro», y se amaba en él a sí mismo, se compenetraba con la recreadora tristeza de su corta vida, o bien que Germinal es un artista impresor precoz que ha heredado de su abuelo tan envidiable cualidad. De otra manera no se concibe una tan eficiente colaboración de un niño en la realización de una obra tan esmerada y perfecta.

La edición contiene también una selección de pensamientos sobre Han Ryner ,tan adecuadamente seleccionados que estamos por decir sería dificilísimo superarla. Pensamientos originalmente escritos por varios autores bien conocidos y capaces, entre ellos Hem Day, Eugen Relgis, Fontaura, Federica Montseny y Liberto Callejas.

Se trata de un libro de 146 páginas en papel superior, ricamente encuadernado en tela y dorado, con la efigie de Ryner grabada, cuya fotografía también aparece al principio del libro que presenta J. Elizalde y explica Maurice Wullens. (Edición Especial Limitada, que consta de 100 ejemplares y que se recomienda a los bibliófilos.) Ed. Vértice, Calzada de Tlalpan, 1554-D. México 13, D.F. 1960.

Empero sobre esta «mi penúltima quijotada», como la llaman algunos de mis amigos —según palabras textuales de Plaja en carta fechada el 4 de octubre próximo pasado—, habría muchísimo más que decir; pero Plaja nos dispensará que en esta ocasión nos complazcamos en cederle a él mismo la palabra: «Esta «quijotada» —nos dice en la citada carta—, está representada por la edición de un librito de Han Ryner. «El Libro de Pedro» es una parte independiente de otra obra del gran Ryner, y que ya en España edité en Ediciones Vértice por allá por el año 26, en edición popular y en Colección «Novela Social».

» Hace tres años casi que este homenaje a Han Ryner fue concebido con intención de llegar a tiempo a su celebración. Pero circunstancias inesperadas, y la falta de mi colaborador, nieto mío de 13 años, entonces, fue dilatando la total terminación de esta obra de arte, según dice Pere Foix, que salió de mis manos.»

«Mi intención era, al mismo tiempo, reunir y cooperar a favor de los presos, con algo de dinero que ayudara a sufrir el largo calvario de su encierro.»

«La paciencia que se precisa para una obra de esta naturaleza, no es para descrita, sino para ser contemplada, observada y aquilatada en su verdadero valor creador.»

«Hay que tener en cuenta que el libro está impreso página por página, a razón de 100 ejemplares. Limitada edición para bibliófilos únicamente y gente de buen gusto. Son, pues, una cantidad de millares de impresiones que sorprende. Y todo lo fui haciendo alternando con el trabajo que me produce las *mongetes* (judías en catalán; paréntesis nuestro). Cerca de seis meses. Pero la fatalidad se interpuso en mi camino en forma de «embolia» que sufrió mi compañera, y me tuvo en parálisis completa para terminar con la encuadernación que precisaba de 2.000 pesos a razón de 20 cada libro. Como no soy encuadernador, sino impresor, quise que la presentación no defiriera del texto y presentar algo fuera de lo corriente. Y si lo he logrado, la saitsfacción que me cabe es la de quien ha sabido dejar [illegible] de su paso por la tierra. Y aquí tienes explicada mi última quijotada que quiere decir la penúltima, pues no afirmo que tal cosa sea. Hay mucho que hacer. Pero los 75 años que cargo sobre mis espaldas ya no me hacen esperar demasiadas «canas al aire» como la de que te hablo. Y... perdona mi desahogo.»

¿Qué se puede agregar a tan modesto esfuerzo creatriz, expuesto con una sencillez que eleva a los ojos del más exigente toda una vida de luchas, de trabajo y de anhelos en pro de una humanidad más feliz y bienhechora? Que nadie considere un elogio, mucho menos inmerecido, lo señalado por nosotros como constatación de una labor artística que ofrece a los más indiferentes por la bondad y superación racional de nuestros militantes más representativos en el campo de la libertad consciente. Decimos al principio y lo ratificamos al final de esta nota, que Hermoso Plaja representa un verdadero ejemplo de hombre superado y de consecuencia militante para las presentes y futuras generaciones. Y ese, en el último extremo, sería el mayor elogio que sobre nustro querido Plaja nosotros podríamos escribir.

ARGAMENTERIA NO ARGUMENTARIA

ZARAGOZA.—Ha permanecido durante unas horas el vicesecretario nacional de Ordenación Económica, señor Argamentería, para cambiar impresiones con las autoridades de la Administración y con las jerarquías sindicales acerca de la marca del polo de desarrollo.

El señor Argamentería visitó algunas factorías zaragozanas y, después, en la Casa Sindical recibió a los informadores, a los que expuso los aspectos fundamentales del Plan Nacional de Desarrollo. Analizó las circunstancias básicas que deben concurrir al éxito del citado plan, cuales son: ser estudiado con competencia y decisión, ser aplicado con habilidad y ser aceptado por los sujetos activos a los que va dirigido. Se cumplen categóricamente —dijo— los dos primeros postulados en el plan español, pero, en cuanto se refiere a su aceptación, la tensión inflacionista ha provocado corrientes de pesimismo y de duda que, en cierta manera, son una no aceptación del plan y que deben ser vencidas inmediatamente.

Argamentería no argumentaría bien por cuanto estableció con el auditorio una corriente fría.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

SI UN NEGRO FUERA PRESIDENTE

«Un hijo de Sam en la Casa Blanca, instalado en el salón oval del ala oeste, e imbuído en los más altos cargos de una República que acepta muchos colores, menos el negro...»

ROBERTO KENNEDY

«¿PUEDE un negro llegar a ser presidente de los Estados Unidos? Si tal cosa ocurriera, ¿cuáles serían sus consecuencias...? En este sentido puede decirse que el libro de Irving Wallace posee un alcance no menos noble que la célebre y arriesgada declaración de Roberto Kennedy que el propio Wallace cita. Se hace así discutible, es decir, natural, e incluso históricamente me[illegible] imposible, una hipótesis que hace algunos años hubiera parecido ridícula, más que paradojal. Por otros caminos se realiza —con naturalidad— el progreso de la más vasta minoría incluída en la gran nación americana. Un progreso dramático, jalonado por etapas dolorosas y por momentos de trágico marasmo ,y, sin embargo, siempre «in crescendo» a favor de los testimonios apasionados de dirigentes negros (¿y la masa inédita y combatiente?) como el premio Nobel Lutero King y de presidentes como Kennedy y Johnson. Pero la narración de Irving Wallace posee el mérito innegable de haber impuesto y desarrollado un tema que de ahora en adelante no será ya ajeno a la imaginación popular...»

Furio Colombo: «La Stampa», Torino. 9-12-1964.

Tomamos como base referencias diversas y coincidentes en el análisis de un problema que nos ocupó repetidas ocasiones y que nos inducirá a continuar en la brecha contra el morbo racista, se halle éste donde se halle. En los arios o en los árabes contra los judíos; en los judíos contra los musulmanes y contra los no judíos; en los blancos contra los negros y contra los amarillos y en los amarillos y los negros contra los blancos; en los pieles rojas... No. En este caso se acabó el problema. Los blancos los exterminaron a sangre y fuego...

La «utopía» de Irving Wallace podría ser realidad, como podría serla la de una sociedad fraternal y sin presidentes, jueces ni corchetes. Por hoy nos hallamos en el camino de la «utopía» sin cesar de pugnar por ella, por el razonamiento y la acción...

Por la acción cuando el razonamiento no hace mella en los espíritus retrógrados. Y la acción tiene muchas formas y expresiones. No quiere decir siempre violencia. Equivale a voluntad en la afirmación de un concepto y en la propagación de una idea, de una sugerencia eventual o de una tónica sostenida y transcendente. Se trata de transformar un estado mental retardado, enriqueciéndolo con fondo y sentido humano, antitesis de racial, tribal y de clan. Clan de razas o de posiciones. Posiciones de base económica, de fondo político, de concepción moral, de sensibilidad espiritual, de emotiva delicadeza, de toda la gama de sentimientos que en sí atesora —y que en sí contradice— la humana especie.

El problema racista no es potestativo de los Estados Unidos. El virus corroe el mundo entero. Pero es en los Estados Unidos donde se desarrolla una labor ingente que impone el comentario, la crónica y el juicio.

COHABITACION INTER-RACIAL

La Corte Suprema de los Estados Unidos declaró inconstitucional una ley del Estado de Florida, ley que prohibe y castiga la cohabitación inter-racial. La decisión se establece en relación al caso de una blanca, Connie Hoffman, y de un negro, Dewey McLanghdin, que en 1962 fueron condenados por «cohabitación ilegal» a 30 días de cárcel y 150 dólares de multa. Solamente se determinó que ambos habían pasado la noche bajo el mismo techo. Si se hubieran casado, hubieran incurrido en una condena de diez años de prisión y 1.000 dólares de transformar paulatinamente la ley. No aceptó la petición de la señora Hoffman y de su coacusado Dewey, quienes reclamaban la abolición de la ley prohibitiva del casamiento inter-racial.

Esta ley vergonzosa y atrabiliaria es aún vigente en diecinueve Estados de la orgullosa América del Norte: Florida, Alabama, Arkansas, Delaware, Kentucky, Luisiania, Mariland, Mississipi, Missouri, Carolina Norte y Carolina Sur, Oklahoma, Tennesse, Texas, Virginia, Virginia Occidental y Wyoming.

Pero no se trata solamente de prohibir los casamientos. El 8-12-64 se comunica desde Tuscalossa que la Dirección de la Universidad de Alabama decidió prohibir el concierto que el conocido trompetista negro Luis Armstrong debía dar el 17 de fberero próximo en el interior de la Universidad. La protesta estudiantil se estrelló contra le cerrilidad de la autoridad universitaria.

La Corte Suprema resolvió estos días casos aislados producidos en diversos Estados con referencia a medidas de discriminación racial vis a vis de los negros. Pero revisó incluso una ley que reglamenta «el comercio para con las naciones extranjeras, entre los diversos Estados de la Federación y para con las *tribus de indios*»...

UN CASO EXTRAORDINARIO

En lenguaje musical una *redonda* vale dos *blancas*. Una *blanca* vale dos *negras*. Pero llega a valer treinta y dos *semifusas*, que en el pentágrama aparecen con túnica negra. En el orden de valores parece predominar la *blanca*. Pero la infinita sensibilidad de acordes y variaciones corresponde a la insignificante menudez de esas negritas patas de mosquito aplicadas a la multiparalela alambrada de la partición musical.

En el orden de los reinos naturales establecidos por la ciencia en cuanto al designado con el apelativo «animal», el orden de valores no admite réplica. Estos días hemos visto una nota que no es primeriza y se repite a menudo en la prensa. Un perro de raza recibe la herencia de un perro bastardo. La suma corresponde a 560.000 F. (56 millones de francos viejos). En la misma página se detalla la matanza de los «simbas», tribu de negros en el Congo, que valen menos que un perro. Dos líneas

(Pasa a la página 2)

Falsedad del determinismo

por Constancio Constante

HAY hombres y teorías para sostener toda clase de absurdos que sean, y son precisamente los seres absurdos los que mayores y más profundas raíces han creado en el subsconciente de la especie humana: los alucinados profetas de todos los tiempos.

Yo no diré que el determinismo sea absolutamente falso, lo que sí quiero afirmar es que, en sociología y política el determinismo económico es muy relativo y en principio falso.

El hombre ha sido determinado por la naturaleza; esto es absolutamente cierto; pero la sociedad humana, la civilización, ha sido creada por el hombre. Así, que lo que tenga de bueno o de malo la sociedad, es de exclusiva responsabilidad del hombre, no de Dios ni de la Naturaleza; claro que el hombre en sus naturales limitaciones ha recurrido a trucos y argumentos sobrenaturales que nos metieron en misterios falsos o supersticiosos y ahora no queremos salir de ellos a pesar de que la ciencia de las profesiones los haya destruido ya casi todos.

Pero hay otras rémoras que tampoco son determinante económico; se trata de los credos políticos que también contribuyen a falsear valores culturales; está el marxismo que se empeña en sostener tesis filosófico-sociales anacrónicas que tratan de imponer por la fuerza y el engaño un socialismo que comienza por nacionalizar ignorando deliberadamente los imperativos universales y cooperativistas de nuestra época.

También el liberalismo clásico es anacrónico, sin embargo hay muchos y poderosos intereses empeñados en sostenerlo. También existen anti-liberales, anti-comunistas, anti-marxistas y muchos otros antis, todos los cuales actúan de rémora y con mayores agravantes por su mayor intolerancia. Todas las actitudes negativas son rémoras.

Todas las actitudes políticas vigentes en el mundo están interesadas en sostenerse, a pesar de estar asentadas sobre conceptos atrasados, en relación con las posibilidades creadas por los conocimientos y actividades de las profesiones. Hoy los gobiernos locales independientes y antagónicos no tiene razón de ser pues, mientras en unos se impone un matiz político y subordinan la sociedad a la razón de Estado, el hombre o la minoría que lo regenta, otros imponen otro matiz, y se dedican a perseguir a los que sostienen actitudes semejantes a la de los que gobiernan a naciones vecinas, a las que consideran soberanas, por que no se atreven atacarlas o porque en nombre del «realismo» acaban por entenderse a costas de la ética, de la razón y del derecho.

Y en todo esto no existe determinismo, lo que existe son confesiones, partidos, castas y bandas de privilegiados poderosamente armados que hacen leyes y sistemas de enseñanza destinados a perpetuar todo lo que les pueda favorecer; y es por eso, porque la evolución política está detenida en unas naciones y mal encauzada en otras.

Los emperdernismos teorizantes del determinismo económico hablan muy bien, puesto que son eruditos, pero es que la erudición está resultando también una rémora hoy, es por eso por lo que no se han dado cuenta que lo económico más que una causa es un efecto.

Todos los pueblos retrasados son pobres necesariamente, porque la riqueza está en el saber y no en el creer; el creyente es un ciego.

Los pueblos musulmanes son retrasados porque son musulmanes, no porque sean semitas o caanitas de raza.

Es el Corán la causa de su retraso. Si la península del Sinai por ejemplo, fuera de Israel en vez de ser de Egipto, hoy sería un vergel en vez de ser un páramo desierto.

Sin el liberalismo (hoy anacrónico) que nació en Europa, gracias a la Reforma primero y a la Enciclopedia después, hoy estaría todo el mundo al mismo nivel de Africa o peor aún, pero antes de llegar a la Reforma hubo un Renacimiento que dió un buen tributo de sangre por el progreso.

Todas estas consideraciones vienen a cuento, porque he leído un artículo en «Indice» de Manuel Torres Robert en que habla de factores económicos y también del sindicalismo, y estos no son decisivos en la formación de la riqueza; en cuanto al sindicalismo hay que decir que, más que económico es profesional y lo profesional más que economía es cultura que es donde está debidamente desarrollado a causa de las enormes rémoras que pesan sobre él.

En un artículo mío publicado en la revista «Claustro» de Valencia, titulado «Bajo el signo de las profesiones», entre otras afirmaciones hacía la siguiente: Un pensamiento puede crear muchísima riqueza y todo el capital y todo el trabajo reunidos no pueden producir un pensamiento.

(Pasa a la página 2)

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis